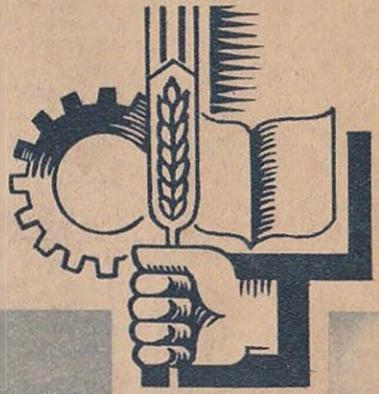


compagnons

N° 1 - Samedi 19 Octobre 1940

1 fr. 50

LE CHANTIER FRANCE EST OUVERT



NOUS avons terriblement souffert. Nous souffrons encore terriblement et ce n'est pas près de finir. Nous aurons faim. Nous aurons froid. Nous connaissons l'angoisse du lendemain, les soirées sans affection, les matinées sans espérance, les journées sans chaleur.

Nous avons perdu nos chambres, nos lits, nos meubles. Nous avons perdu tous nos souvenirs, témoins de nos vies quotidiennes. Nous avons perdu nos instruments de travail. Nous avons perdu nos maisons : nous n'avons plus de maison.

Qu'importe. Nous découvrons le sol de France. Nous découvrons des pays et des hommes nouveaux. Chaque maison étrange hier, nous devient aujourd'hui familière. Nous nous trouvons chez nous partout. Nous savons maintenant ce qu'est la fraternité française, la communauté française : un même passé, une même souffrance, un même peuple, une même espérance.

Nous avons perdu en sécurité. L'avenir est plein d'inquiétude et de menaces. Beaucoup doivent renoncer à leur vocation : il faut gagner sa vie, tout de suite, et celle des siens. La vie commence ainsi pour nous plus tôt qu'il était prévu.

Qu'importe ! Nous aimons l'aventure et le risque. Nous abordons l'avenir, confiants, avec des bras solides, des cœurs aimant, une volonté ferme, et au fond du cœur une étrange espérance.

Nous n'allons pas ruminer nos mauvais souvenirs, chercher des responsables à longueur de journée, dénoncer des coupables proches ou lointains, vomir l'injure, jouer aux frères ennemis. Ce n'est pas notre métier. On ne rumine pas les sales histoires quand on a notre âge. La France ne date pas d'hier et nous avons suffisamment de grands souvenirs ; il y a dans l'histoire du monde suffisamment de grands gestes français, notre sol a donné à l'humanité suffisamment de héros, pour que nous ne nous attardions pas sur les défaillances et les dévergondages d'un petit quartier d'histoire.

Ce passé est mort pour nous. Nous sommes maintenant décidés à combattre. Nous sommes décidés à bâtir solide et grand.

Il faudra bien qu'on nous appelle un jour. Il n'y a pas d'âge pour être citoyen. Surtout quand la cité est en ruines, menacée encore de toutes parts. A ces moments-là, il n'y a plus de limite d'âge. Tout le monde « s'y colle », hommes, femmes et enfants. Et justement ceux qui sont sur la brèche, précisément à l'endroit où c'est le plus risqué, le plus difficile, c'est encore et toujours les jeunes hommes, ceux qui sont encore dans la perspective de l'espérance et du vouloir.

C'est avec ça qu'on construit un pays beaucoup plus qu'avec des capitaux ou de la technique.

Sur ce grand chantier qui a nom FRANCE, il y a de bons ouvriers. Il y a un bon chef de chantier. Sur les bords, une masse de garçons et d'hommes qui attendent qu'on leur fasse signe, ne demandant, au fond, qu'à s'y mettre.

Sur ce chantier nouveau, nous arrivons en chantant, avec nos muscles neufs qui ne demandent qu'à s'employer, avec nos regards de jeunes hommes tendus vers l'avenir. Nous arrivons exigeants, durs, passionnés, volontaires, disant : on en sortira ! Pour nous c'est un article de foi.

Nous ne sommes pas encore tout à fait des hommes et c'est tant mieux. Ceux que la France réclame maintenant sont des ouvriers ayant le goût du risque et l'esprit d'aventure, refusant les compromis et les compromis, ayant soif de solidarité et de grandeur, ayant la volonté de faire du neuf. Or ça, justement, c'est la jeunesse qui l'apporte avec elle.

Nous sommes des garçons fiers. Nous voulons retrouver une raison d'être fiers. Nous ne voulons que 1940 reste dans notre souvenir l'année de la défaite, mais le point de départ d'une renaissance, l'ouverture d'un chantier, le début d'un gros œuvre.

Pour le moment nous sommes des routes entre des villages que rien ne reliait. Nous relevons des routes en ruines. Nous raccordons des digues emportées par le courant. Nous bêchons, nous creusons, nous retournons le sol pour que la terre soit plus riche et plus abondante. Nous jetons, nous jetons. Ça, c'est du travail qui nous plaît. C'est une lutte avec la paresse, contre la paresse, contre le désespoir. C'est un travail qui nous rend plus heureux et nous rend plus heureux d'être français. C'est un travail qui nous rapproche entre les citoyens français.



C'est un travail qui donne envie de grandeur et de courage. C'est un travail rude et plaisant ; il n'y a qu'à nous entendre chanter ; voici que grâce à nous les chansons de métier volent à nouveau par-dessus les haies et les collines.

C'est que notre choix est fait. Nous voulons être de bons ouvriers français, aimant le travail bien fait — solide, fini, répondant bien à son but, — c'est pourquoi nous avons pris ce beau titre de compagnons.

Compagnons, c'est autre chose que camarades et c'est mieux qu'amis. Ça veut dire une union intime en vue d'un but passionnément désiré. Compagnons, c'est la fraternité française, pas celle qui s'inscrit sur les murs noircis des édifices publics, mais celle des champs de bataille de la guerre et celle des champs de bataille de la paix (ces chantiers sur lesquels on peut aussi mourir au champ d'honneur).

Compagnons, nous le sommes sur les routes de France où nous marchons. Compagnons, nous le sommes sur le grand chantier France. Compagnons, nous le sommes partout où l'on travaille, partout où l'on souffre, partout où l'on chante.

Accrochés à vingt siècles d'histoire glorieuse, nous sommes les compagnons de l'espérance.

COMPAGNONS.

RÉVOLUTION NATIONALE

LE maréchal Pétain, chef de l'Etat, a adressé un message aux Français le 10 octobre. En voici quelques passages que nous proposons à la méditation de tous les Jeunes :

...A LA FRANÇAISE

L'ordre nouveau ne peut être une imitation servile d'expériences étrangères. Certaines de ces expériences ont leur sens et leur beauté, mais chaque peuple doit concevoir un régime adapté à son climat et à son génie.

L'ordre nouveau est une nécessité française. Nous devons tragiquement réaliser dans la défaite la révolution que, dans la victoire, dans la paix, dans l'entente volontaire de peuples égaux nous n'avons même pas su concevoir.

LES DEUX PAIX...

Sans doute l'Allemagne peut-elle, au lendemain de sa victoire sur nos armes, choisir entre une paix traditionnelle d'oppression et une paix toute nouvelle de collaboration. A la misère, aux troubles, aux répressions et, sans doute, aux conflits que susciterait une nouvelle paix faite à la manière du passé, l'Allemagne peut préférer une paix vivante pour le vainqueur, une paix génératrice de bien-être pour tous.

Le choix appartient d'abord au vainqueur ; il dépend aussi du vaincu. Si toutes les voies nous sont fermées, nous saurons attendre et souffrir. Si un espoir, au contraire, se lève sur le monde, nous saurons dominer notre humiliation, nos deuils, nos ruines. En présence d'un vainqueur qui aura su dominer sa victoire, nous saurons dominer notre défaite.

DEVOIR ET DROIT

Tous les Français, ouvriers, cultivateurs, fonctionnaires, techniciens, patrons, ont d'abord le devoir de travailler. Ceux qui méconnaissent ce devoir ne mériteraient plus leur qualité de citoyen.

Mais tous les Français ont également droit au travail.

TOUS ENSEMBLE

La constitution sera l'expression juridique de la révolution déjà commencée dans les faits, car les institutions ne valent que par l'esprit qui les anime. Une révolution ne se fait pas seulement à coups de lois et de décrets. Elle ne s'accomplit que si la nation la comprend et l'appelle, que si le peuple accompagne le gouvernement dans la voie de la rénovation nécessaire.

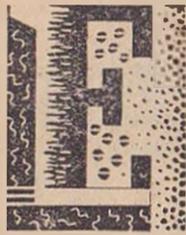
Or tort...

UNE réforme tant attendue, c'est celle des Sociétés Anonymes. On leur devait incontestablement de grandes réalisations : chemins de fer, compagnies de navigation, compagnies de transports et d'électricité, grands canaux. Mais l'outil ne vaut que par celui qui l'emploie : la société anonyme, grande draineuse de capitaux, entre des mains honnêtes et sûres, était un outil pratique. Entre des mains douteuses et... crochues elle devenait un danger public. On le vit bien durant ces vingt dernières années qui comptent tant de scandales financiers.

QUE demandait l'actionnaire ? que son action rapporte ce qu'on lui avait promis. Que demandait l'administrateur ? que les bénéfices soient considérables. Le premier, à supposer qu'il ait eu quelque exigence morale, n'avait sur l'emploi de son argent aucun contrôle effectif. Le second, les mains libres, avec la belle assurance que donne une irresponsabilité de fait, tentait, avec l'argent d'autrui, les aventures parfois osées. L'actionnaire payait : lui disposait.

LA formule séduisit vite nombre d'individus sans scrupule à qui n'échappèrent pas les combines possibles. A défaut de scrupules, ils avaient de l'habileté, ce qui est la suprême vertu dans le domaine de la spéculation. Les Sociétés anonymes disposant d'énormes capitaux, se livrant une lutte à mort ou passant au contraire les accords les plus inattendus, gardant au milieu des ruines et des scandales une solidité qu'expliquaient la naïveté du public et son appétit au gain, étaient devenues dans l'Etat une véritable puissance occulte...

SANG NOUVEAU



EPARGNEZ aux hommes la honte », disait naguère Malraux, et c'est là en effet le plus beau des commandements humains. La honte ne nous aura pas été épargnée. Elle nous brûle encore au visage plus que ne le peut faire le souffle des chars, ou l'incendie de la France. Elle me ronge la droite comme si j'eusse été atteint non par une grenade, mais par le Parricide. Et si j'en crois les premières lettres que je reçois de mes camarades, les premiers frissons et les premières flammes qui parcourent la nouvelle génération du feu, il y a des choses que, décidément, nous voulons ne plus jamais revoir !

Peut-être n'est-il pas pour un homme de tristesse plus chaude, plus physique et toute proche de la douleur des mères que de voir au combat tomber ses camarades. Mais le spectacle de la mêlée des armes peut devenir atroce, il répugne sans doute à certaine idée de l'homme : il n'insulte pas à l'être de chair et de sang.

Et la défaite n'est pas honteuse non plus, après la vraie bataille. Il y a du moins des garçons français qui se sont battus jusqu'à la limite de leurs forces, jusqu'au moment où d'un corps enfiévré jaillissent non plus seulement les éclairs de la lucidité, ceux de la foi et de la volonté, mais la sueur et le sang. Ceux-là n'ont pas besoin pour leur repos personnel de l'hommage du vainqueur.

Le sang versé ne nous fait pas rougir, ni même les armes abandonnées. Mais il est honteux de voir mourir les hommes comme des chiens. La guerre, comme l'amour, animée par un feu intérieur autant que par des lumières, a comme lui ses lois que l'on n'enfreint pas impunément. Privée de ferveur et d'application, elle dégrade, elle rejette hors de la condition humaine ; au sens fort du terme, elle abêtit. L'homme sans défense devant la machine, et condamné à subir sa peur ; le commandement le plus sacré de la guerre, combattre sans esprit de recul, tourné en dérision ; et puis, dans la retraite, l'absence de tradition qui pousse, de cadres qui maintiennent, d'espoir qui appelle ; la déroute même de la camaraderie et l'indifférence de l'homme à l'homme qui souffre et qui meurt avec lui ; enfin sur la terre même de l'ardeur et de l'harmonie la pâte molle et pitoyable des réfugiés : voilà ce que nous voulons ne plus jamais revoir.

Maintenant tout désordre, chaque manifestation d'indifférence nous frappe comme une insulte. Cette honte est d'une nature telle que seules des natures honteuses peuvent s'en accommoder. Que ceux qui placent sincèrement quelque espoir dans la nouvelle génération s'en assurent : nous irons jusqu'au bout de notre réaction.

Armand PETITJEAN.

Celui qui facilitait le jeu c'était l'absence de responsabilité chez les « gros bonnets ». La spéculation est sport plaisant pour qui n'y laisse pas de plumes. Feniends : des billets, car pour ce qui est de la réputation, au delà d'une certaine quantité de millions, on peut faire faillite ou semer les ruines sans cesser d'être considéré comme un homme de bien... dans un certain monde évidemment.

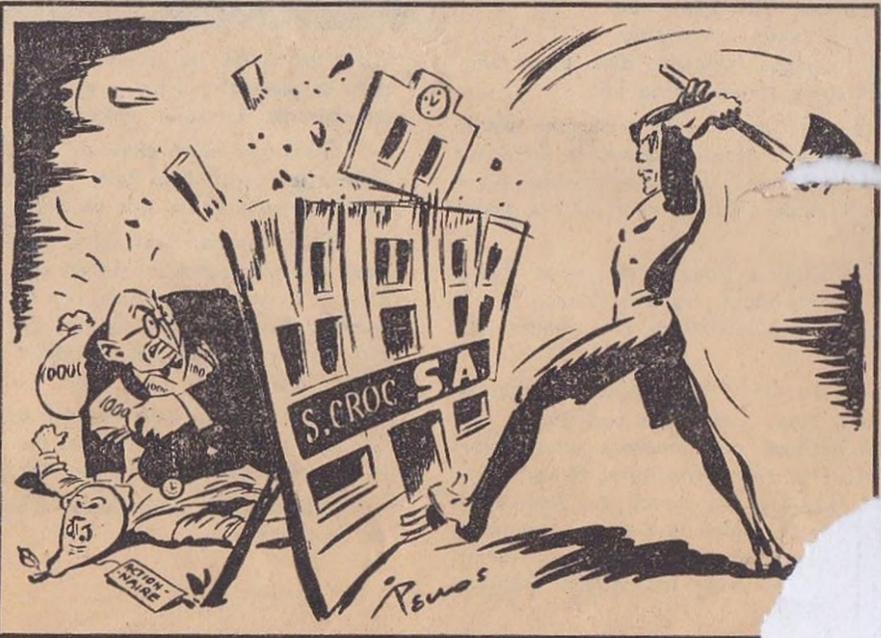
A défaut de compétence, les relations jouaient et procuraient des situations lucratives à quantité de gros ou de petits messieurs qui touchaient leur cachet sans encourir le moindre risque et sans même savoir ce que la maison

vendait ou fabriquait... Les amis de nos amis sont nos amis, n'est-il pas vrai ?

VOICI que tout change. Une loi a réduit à douze le nombre des membres des Conseils d'administration. Je ne plains guère ces nouveaux chômeurs...

Le même texte supprime le cumul pour les présidents de Conseil d'administration. Voici des places libres pour des hommes compétents et qui aiment le risque.

On va du reste se les arracher maintenant ces hommes compétents, car il ne s'agit plus de plaisanter. En effet,



A TOUS LES JEUNES

COMPAGNONS est le journal des jeunes français qui ont décidé de se coller au chantier France.

C'est le journal de tous les jeunes, d'où qu'ils viennent, qui ont gardé l'espérance et veulent retrouver une fierté d'être français.

Lancé par les Compagnons de France, il n'est pas le journal d'une chapelle, d'un parti, d'un clan. Il s'adresse à tous, il parlera de tous.

Chaque semaine il donnera des témoignages de jeunes, il sera l'écho des efforts et des réalisations de tous les jeunes, de tous les mouvements de jeunesse pour autant qu'ils s'attellent à l'œuvre de reconstruction du pays.

Nous savons que le meilleur de ce qui s'est fait dans le monde des jeunes vient des mouvements de jeunesse.

Nous aiderons à faire connaître leur message, leurs résultats. C'est ensemble que nous entendons travailler, parce que, s'il est un problème qui nous est commun, c'est bien celui de la France.

La France est diverse mais une. La jeunesse de France est diverse mais une. Ce journal n'a pas d'autre volonté que de rechercher dans le passé et dans le présent de notre pays, les leçons, les valeurs communes, de trouver le dénominateur commun qui permettra à chacun, tout en restant lui-même, de se sentir une pièce indispensable dans la charpente.

Nous voulons contribuer à redonner aux jeunes de ce pays une pensée droite et courageuse.

Nous voulons contribuer à l'œuvre de rénovation nationale en indiquant aux jeunes de tous les milieux, de toutes les croyances, de toutes les tendances, les chantiers, les campagnes et les services possibles.

Nous voulons aider les jeunes à trouver leur voie, leur métier possible, à réaliser leur vocation dans les durs mois qui viennent.

Nous voulons réapprendre l'histoire de France, y retrouver les grands exemples, les vertus qui ont fait la force et la grandeur de notre pays avant qu'il ne verse dans l'insouciance et la facilité, oublieux de sa vocation dans le monde.

Nous chanterons le métier, le dur, le joyeux métier d'homme.

Nous chanterons l'aventure et le risque l'héroïsme et l'amitié, car l'équipe est la force de la jeunesse.

Nous retrouverons la poésie et la chanson française, la douceur et la sérénité française.

Nous chanterons la santé, l'effort, le plein vent.

Nous dirons l'immense espérance de la jeunesse.

Jeunes de France, « COMPAGNONS » est votre journal.

Notre but ? Servir, chanter, construire la France.

et à travers

en cas de faillite, président et administrateurs pourront supporter personnellement les dettes de la Société.

Qui court le risque doit être responsable : voilà la vraie loi, elle calmera nos aventuriers de la finance et redonnera confiance aux épargnants sur l'avenir de leur placement.

Ainsi, chaque jour, la maison s'assainit.

MAIS une révolution nationale ne se fait que par un dur combat quotidien mené, dont chaque citoyen conscient prend sa part. Et ceux dont on peut le plus espérer ce sont les jeunes. Ils n'ont ni coffre, ni compte en banque. Mais ils ont du cœur, de l'idéal, des reins solides, des bras forts. Derrière le chef que la France s'est donné, ils lutteront contre les spéculateurs sans scrupule, contre les commerçants et les financiers malhonnêtes, contre le pot de vin, la resquille, la combine. Ils abattront l'argent-roi. Ils feront de la France un peuple de citoyens laborieux et honnêtes pour qui le travail comble le gain.

Compagnons
 chef : Philippe GAUSSOT
 — Administration
 Morand, Lyon (VI)
 ne - Lalande 42-38
ONNEMENTS
 (numéros) 18 fr.
 (numéros) 34 fr.
 (numéros) 65 fr.

— Il y a 25 ans, mourait, à Dakar, le grand explorateur qui donna 600.000 k² de terres africaines à la France.



LES rayons chargés de livres, les gravures accrochées aux murs, prenaient la teinte orangée du crépuscule. Dans un moment, il ferait nuit. Un homme entra dans la pièce : on le devinait vieux et boitillant. Il marcha jusqu'à la fenêtre, tira les persiennes sur un paysage d'ombres et de montagnes, puis, à tâtons, alluma la lampe. C'est alors qu'il aperçut le jeune garçon, assis sur le divan, tenant sur ses genoux un grand Atlas.

« Pietro, dit-il, votre maman ne serait pas contente de vous savoir encore ici à cette heure ! »

Pierre de Brazza, avec la tranquille assurance de ses dix ans, se leva et posa en pleine lumière son Atlas déplié.

« Regarde, » fit-il au vieux serviteur.

Mais en se penchant, en plissant ses yeux, en les frottant bien, le bonhomme ne vit guère que des lignes folles, sans noms, et cette seule mention : « Terres inconnues ».

« C'est en Afrique, c'est là que j'irai quand je serai grand ! »

A vingt-trois ans, Brazza réalise ce projet...

Regardez-le, sur le pont de l'avis « Le Marabout » qui le mène, lui et sa mission, à son point de départ, en terre africaine.

Le vapeur descend l'estuaire du Gabon, pique au sud vers le fleuve Ogooué. Brazza vibre d'enthousiasme : ses années d'études, son acharnement à convaincre ses amis, ses parents et les ministères (ce qui n'est pas le plus facile), trouvent leur récompense. Il a la responsabilité de vingt hommes, la confiance de son pays, un avenir de rîques, d'aventures, peut-être de gloire s'il réussit !

La première difficulté que va rencontrer l'explorateur, mais aussi la plus merveilleuse source de joies, c'est la forêt vierge.

La forêt vierge est un monde exceptionnel : un pays d'arbres, de boue, de fleurs, d'insectes, bien limité par les fleuves, soumis plus qu'aucun autre aux lois du jour et de la nuit, bruyant dès que le soleil se lève sur son dôme feuillu, sifflant et croassant quand l'obscurité confond ses millions d'arbres, un pays dangereux, crevé de trappes, boursofflé de racines, riche d'une vie intense, d'un renouvellement perpétuel de plantes, de feuilles, et d'une lutte sans merci de tous les animaux qui le peuplent. Ceux qui ont goûté à cet amer plaisir, faire son chemin à travers la forêt vierge, ne peuvent l'oublier !

D'un coup, Brazza aime la forêt. Il la comprend.

Avec les noirs, il aura davantage de difficultés.

Les premiers qu'il rencontre pratiquent l'esclavage (nous sommes en 1874, ne l'oublions pas). Leur roi, Renoké, est tout-puissant. Cependant, l'explorateur, après des mois d'efforts, yaine sa résistance. Et voici comment :

Une nuit, des gémissements le réveillent. En hâte, il sort de sa case et aperçoit un noir écorché au pied du drapeau de la mission. C'est un esclave évadé qui demande protection. Dès le lendemain, Brazza l'achète à son maître. Les chefs des Okanda, apprenant ce fait étrange, viennent palabrer autour du feu et proposer d'autres marchés. Tous sont acceptés.

Quand l'explorateur a réuni dix-huit esclaves, il convie les notables, les populations alentour.

Devant leur groupe sombre et attentif, il s'adresse aux noirs enchaînés :

« Ceux qui touchent le drapeau sont libres. La France ne reconnaît à personne le droit de faire des esclaves. Ceux qui resteront en esclaves, comme payeurs ou porteurs, auront droit à un salaire ».

L'étonnement des noirs est à son comble. Acheter des esclaves, les libérer, et les rémunérer... quelle est donc la puissance de ce blanc ! Renoké trouve les offres de l'explorateur et la forêt est ouverte devant lui.

Telle est la méthode



niaux, de nos missionnaires, de tous les voyageurs qui ont porté à l'intérieur des terres inconnues le nom de leur pays. Aimer les indigènes pour qu'ils aiment la France...

Ce qui réussit avec les Okanda esclavagistes, réussira avec les Fan antropophages. La première expédition de Brazza est constellée de ces gestes

de paix. A la menace des lances, des flèches, il répondra par la main tendue. Et sans doute ces êtres de ténébre ont-ils une âme pure, car ils baissent leurs armes et rendent hommage au jeune chef blanc.

Brazza tombe malade. Un mois il luttera pour sa vie dans une case obscure de Nghéné. Il résiste et reprend

“ La France m'a confié Dakar, je défendrai Dakar jusqu'au bout ”

La réponse que le gouverneur général Boisson faisait à l'admiral anglais le 24 septembre dernier, dans les circonstances que l'on sait, restera parmi les mots historiques les plus nobles et les plus fameux.

Après Faidherbe, Galliéni, Montreil, d'Archinard, qui, en faisant la conquête et la pacification de notre Afrique occidentale, édifiaient sur la rive africaine un des plus solides piliers de notre Empire, le gouverneur général Boisson, avec un loyalisme digne de ces glorieux prédécesseurs, n'hésita pas à défendre le « sol sacré » qu'il avait en garde.

Pierre Boisson est né d'une humble famille de Bretons. Sa mère était directrice d'une école communale en Bretagne. En 1914, il se prépare à être instituteur, lorsque la guerre éclate, il part l'un des premiers et sa conduite au feu est telle qu'il devient rapidement officier. Il est blessé grièvement et est fait prisonnier ; comme on rapatrie les grands mutilés par la Suisse, il vient à Paris pour passer le baccalauréat qu'il a préparé sur son lit d'hôpital. Il entre à l'école Coloniale et commence son droit. Il est bientôt licencié et part en Afrique

comme administrateur des colonies. Malgré son amputation récente, il prépare le difficile concours de l'inspection des colonies. Il y est reçu brillamment dès son premier retour en France.

Après une tournée en Indochine, où il montre d'éminentes qualités d'observation, d'imagination et de synthèse, il est nommé secrétaire général de l'A.O.F. Il conquiert aussitôt les indigènes par sa simplicité et sa bonté. Homme de grande culture et de grande expérience, il entraîne ses subordonnés, les forme et ne tolère chez eux aucune défaillance.

Gouverneur, puis commissaire général au Cameroun, il donne à ce pays une impulsion remarquable.

Gouverneur général de l'Afrique Equatoriale Française il n'y exerce son mandat que peu de temps, suffisamment cependant pour qu'Européens et Indigènes reconnaissent la valeur et l'efficacité de ses méthodes. Il est rappelé à Dakar pour y assumer le commandement qui s'imposait à l'un des points les plus vitaux et les plus menacés de notre Empire.

Le maréchal Pétain a cité à l'ordre de la nation, M. Pierre Boisson, gouverneur général, haut-commissaire de l'Afrique Française. Voici cette citation :

Vichy, 2 octobre 1940.

« Glorieux ancien combattant de la guerre 14-18. Fonctionnaire colonial de haute valeur, vient, dans des circonstances d'une exceptionnelle gravité, de montrer une fois de plus les qualités d'un grand chef en assurant la défense d'une des capitales de l'Empire français assailli par des forces puissamment armées, tant par la fierté d'une réponse digne de figurer dans les plus belles pages de l'histoire de France, que par la vigueur de son attitude. En se portant lui-même sur la ligne de feu, à su rassembler autour du drapeau Français, toutes les énergies pour repousser l'assaillant et le contraindre à renoncer au combat.

A conservé le Sénégal à la France.

Cette citation comporte l'attribution de la croix de guerre avec palmes. »

sa marche en avant. Ce ne sont ni les naufrages, ni les privations, ni l'abandon de quelques rameurs qui l'arrêteront.

L'obstacle prend la forme d'une chaîne de montagnes qui étouffe le bassin de l'Ogooué. L'explorateur voit sa route coupée. Que faire ? Abandonner les rivières ? Risquer l'aventure sans porteurs, sans guides, presque sans vivres... Les Sénégalais de l'escorte s'exaspèrent chaque nuit dans des chants pleins de terreur. La peur ! voilà qui sera lourd à traîner au cœur de ce pays désertique et brûlant qui s'annonce... Malgré tout, Brazza décide d'aller de l'avant.

« Mon talisman, dit-il, fut d'être, en toute occasion, plus dur pour moi que pour autrui ».

Exactement trois ans après son départ d'Europe, Brazza atteint le point extrême de son voyage. Mais dans quel état ! Il est seul de sa mission avec une quinzaine de Sénégalais. Tous en haillons, couverts de plaies, sans chaussures. Lui, garde encore un bout de galon sur sa manche déchirée.

La rivière Licona coule à ses pieds. Le Congo est devant lui, vers le soleil levant.

C'est à sa deuxième expédition que Brazza atteindra ce fleuve et plantera le drapeau français sur ses rives.

L'aventure du journaliste américain Stanley, traversant l'Afrique d'Est en Ouest, l'intérêt des grandes puissances pour ce voyage sensationnel, décident le gouvernement à confier à Brazza une nouvelle mission. Il faut faire vite car Stanley repart lui aussi.

Le roi Léopold subventionne l'américain, lui donne une aide fastueuse : une équipe de quatorze européens, soixante indigènes de Zanzibar, cinq steamers, un matériel énorme et de l'argent à profusion.

Brazza, lui, reçoit 10.000 francs. Dix mille francs pour la conquête d'un empire !

Cependant le voici avec ses laplots sénégalais, dont le brave et habile sergent Malamine qui devait, plus tard, défendre nos droits contre les tentatives de Stanley. Il remonte l'Ogooué, passe l'Alima, prend le chemin de terre, peine sur quatre cents kilomètres de pistes, atteint le territoire du Baléké. Une dernière marche forcée...

« A onze heures du soir, dit Brazza, notre vue s'étendit tout à coup sur une immense nappe d'eau dont l'éclat argenté allait se fondre dans l'ombre des plus hautes montagnes ».

C'était le Congo !

Stanley était devancé de quinze mois. Et le 3 octobre 1880, « en présence des notables représentant Makoko », roi du Baléké, nous prenions possession du territoire où s'élève aujourd'hui Brazzaville.

La mission africaine de Brazza n'était pas terminée. Il revint jusqu'à sa mort organiser le territoire conquis, pousser de nouvelles explorations, lancer le rail à travers la forêt pour que s'avance de plus en plus profondément notre civilisation.

Maintenant on lui rend grâce. Cet officier de marine qui choisit la France pour patrie après la défaite de 1870 et lui donne comme témoignage de sa fidélité 600.000 kilomètres carrés de terres vierges, est entré dans la légende.

Mais plus que des honneurs tardifs que l'on rendit à Brazza, nous aimons nous souvenir de l'homme courageux, acharné à son travail de défricheur, ce « père des noirs » qui s'enfonçait dans la forêt avec un visage illuminé par la foi.

Stanley le rencontrant sur la rive boueuse d'un fleuve ne vit en lui qu'un homme « déguenillé, pieds nus, sans autre escorte que quelques misérables laplots, et qui prétendait avoir acquis des territoires à la France... »

Nous ne sourions pas de ce portrait. C'est celui qui nous convient.

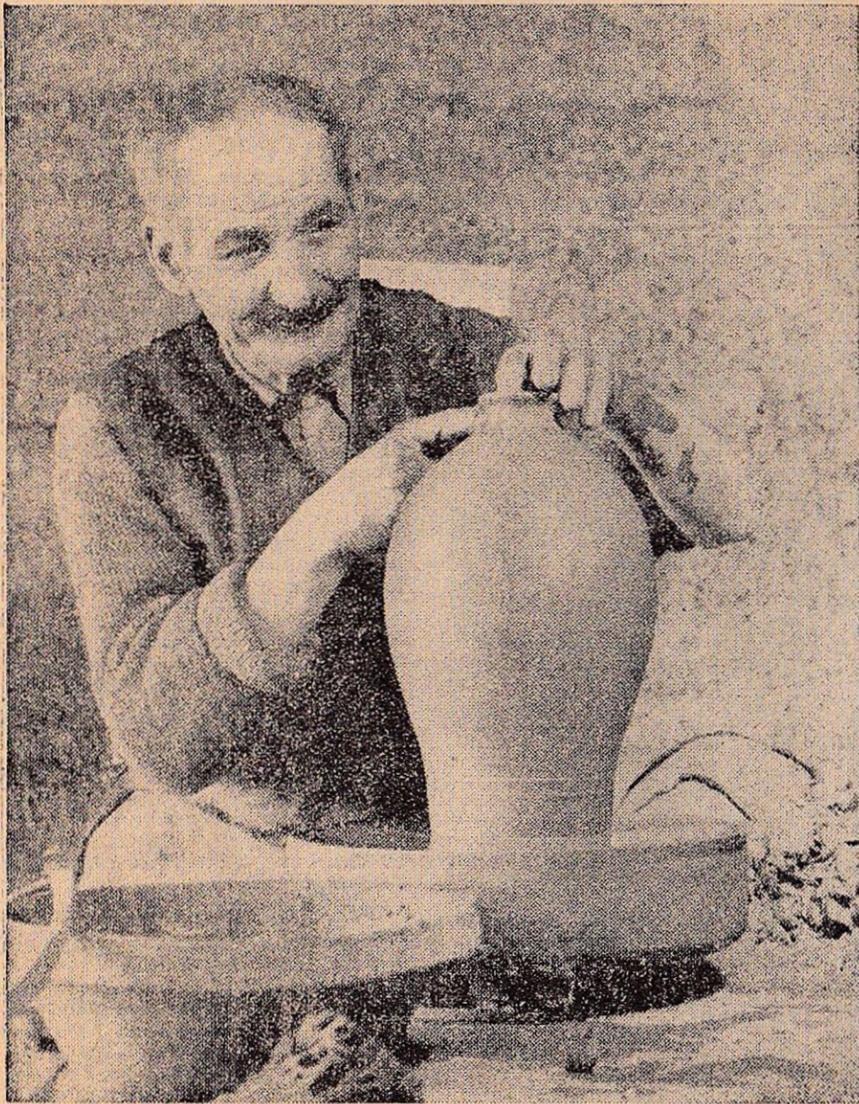
Brazza mourut à Dakar le 14 septembre 1905.

Sa tombe, à Mustapha, domine la baie d'Alger. Sur la pierre au-dessus, un nom : Savorgnan de Brazza, et une phrase : « Sa mémoire est pure de sang versé ».

Bertrand FLORNOY.

La présentation de ce numéro est de G. Maniffier et J. G. Sérurier

DE LA VILLE... notre vie



Avec amour, attentif et souriant, il crée la belle forme et retrouve le geste ancestral des premiers modelleurs d'argile.

FORCE DE L'ARTISANAT



LES jeunes ne doivent plus se laisser tenter par le travail en usine. En se détournant de l'artisanat, ils se sont plus sûrement jetés dans le chômage ; ils ont perdu souvent jusqu'au goût du travail. Tout compte fait, ils n'ont pas gagné plus, ils n'ont pas senti ni compris le sens de leur métier, le sens de leur vie de travail.

Le moment est venu de réagir. L'usine a fait suffisamment de victimes. L'artisanat a besoin de bras. Il faut revenir à lui, car sa force est immense.

La force de l'artisanat, c'est l'amour du travail, du travail manuel. L'artisan est fier de créer, de faire œuvre utile. Sa volonté est de faire bien. L'objet fabriqué sorti de ses mains est « fini ». Comment en serait-il autrement puisqu'il voit naître et prendre forme l'ouvrage commandé, puisqu'il met un peu de lui-même dans ce qu'il fabrique.

Il est difficile sur la qualité du produit parce qu'il se sent personnellement responsable devant son client. Celui-ci lui a fait confiance. Il s'est adressé à lui parce qu'il le savait capable. L'artisan ne se croit pas le droit de tromper cette confiance.

Il est alors justement fier de son travail. Fier de son habileté manuelle. Fier de la connaissance de son métier. Dans les vieilles chansons de métiers, l'on retrouve cette belle fierté de l'ouvrier.

La force de l'artisanat, c'est l'atelier familial. L'artisan travaille surtout avec sa femme et ses enfants. Ouvriers et apprentis ne sont pas des êtres anonymes pour l'artisan. Ils font partie de la famille. Il n'y a pas de cloison entre la vie familiale et la vie d'atelier. La famille en est renforcée. Chaque membre connaît les difficultés, les succès et les insuccès, les joies et les peines.

La force de l'artisanat, c'est le respect de la propriété. L'artisan aime son petit atelier, ses outils auxquels il prend soin, la matière qu'il façonne. Les familles d'artisans trouvent leurs fonctions sûres dans la propriété. Elles ont besoin de celle-ci parce que sans elle, elles n'auraient pas la stabilité nécessaire. C'est pourquoi, devant la lutte que

lui livraient une industrialisation et une commercialisation outrancières, l'artisan a voulu rendre encore plus « paisible » son métier, en y adjoignant un petit commerce.

La force de l'artisan, c'est la fierté de son indépendance, c'est sa volonté de liberté. Commander et être obéi. Organiser l'atelier comme on l'entend. Maître d'un empire, même minuscule. Traiter d'égal à égal avec clients et fournisseurs. Une famille stable, un atelier paisible, un métier bien en main rendent l'artisan indépendant, et il en est fier.

Il y tient, à cette indépendance. Il veut continuer à vivre en homme libre. Depuis longtemps, il lui a fallu lutter contre le commerce envahissant, contre la fabrication de produits standardisés ; il s'est défendu contre les coalitions économiques et contre les coalitions ouvrières. Sa liberté, il l'a encore soutenue contre l'incompréhension de tous et l'ignorance de l'Etat.

La force de l'artisanat, c'est aussi le respect de la tradition. Respect intelligent. L'artisanat a voulu conserver ce qu'il y avait de permanent dans les valeurs léguées par les corporations anciennes. Il s'est pour cela adapté aux formes nouvelles de la vie, gardant son caractère original.

Amour du travail, vie familiale, respect de la propriété, fierté d'indépendance, volonté de liberté, respect de la tradition, ont fait de l'artisanat, au même titre que la paysannerie et le petit commerce, une des forces les plus vivantes et des plus saines de la France d'aujourd'hui. Dans la vie économique du pays, l'artisanat doit donc prendre une place plus grande. Fini le temps où il était considéré comme un parent pauvre.

Jeunes de France, apprentis ou chômeurs, libérez-vous de l'emprise qu'exerce encore sur vous l'usine immense avec ses machines monstrueuses. Retournez vivre dans un atelier à votre dimension. L'effort sera peut-être plus considérable parce que plus personnel, mais la réussite est au bout avec la joie qu'elle procure.

Guy THOREL.

UN BON METIER dans les mains

par
Emmanuel MOUNIER

POUR le garçon, le voilà avec un bon métier dans les mains. Pour la fille, on ne peut pas dire, elle est bien mariée. Quand notre grand-père paysan avait dit cela de ses enfants, il savait bien que tout n'était pas fini. Il y a dans son sourire, dans ses yeux, une sorte de plénitude. Après la femme, avec elle, il a mené à bien sa tâche d'homme. Pour le reste, que le fils se débrouille comme lui. La pierre d'angle est posée.

Il dit : un bon métier. Non pas un beau métier, car il se moque du prestige. Ni une bonne gache, car il ne pense pas au gain en ce moment. Ni une planque, ni une situation, ni une affaire, ni un filon. Un bon métier, bon comme le pain est bon, et comme un homme est bon, un métier qui est un ami, qui ne trompe pas et qui n'ennuie jamais, qui console parfois et qui réconcilie avec la vie.

AVOUE-LE : TU N'AIMES PAS
TON METIER

J'entends l'un d'entre vous qui me répond : « Mais si » avec cet empressement qu'on met à étouffer une voix dont on a peur. Celui-là se raconte des histoires, il se monte la tête pour se consoler. Je lui dis : voyons, aimes-tu ton métier comme tu aimes la femme, le sport, le jeu, la photo, que sais-je ? Si tu te disais en toi : « mes amours », en comptant les vraies joies de ta vie, ton métier viendrait-il se jeter sur les rangs avec la spontanéité de toutes les autres ? Pour beaucoup, c'est non, n'est-ce pas ?

J'en entends d'autres qui avouent avec violence, avec cynisme. Attention ! Ne les rejetons pas. Quand quelque chose est pourri, une certaine violence, un certain cynisme dans l'aveu nous rapprochent bien plus nettement de la guérison que les brouillards des belles paroles.

Nous ne sommes plus cette fois dans le chrono. Il suffit de regarder cet ouvrier qui tourne un treuil au bord d'un lent beau fleuve, pour une manoeuvre cependant habile, dans un paysage que des milliers d'ouvriers d'usine envieraient comme cadre de travail : il suait tout entier l'ennui, il était tout entier absence et mauvaise humeur. Il suffisait de laisser parler le professeur, le médecin, le gratte-papier, le commerçant, le décolleteur, que sais-je. A les écouter, il semblerait que toute la méchanceté des hommes s'est donné rendez-vous avec toutes les malices de l'organisation sociale pour faire, de ce métier précis qui est le leur, de ce chien de métier, le carrefour de toutes les malédictions.

A la vérité, ce qui nous répugne d'abord c'est le train-train. Le dimanche, c'est de l'imprévu. Le dimanche, les vacances, c'est de l'aventure. Mais toujours ce même geste à faire, ces mêmes odeurs d'atelier ou de bureau, ces mêmes copies à corriger, ces heures fixes, ces tâches attendues... Nous sommes faits pour la création, pour la vie, pour la surprise, et nous trouvons que notre métier est morne.

Et nous croyons évidemment que celui du voisin ne l'est pas. Nous croyons au métier rêvé.

Interroge autour de toi. Tu entendras chacun raconter sa même petite complainte. Les plus hauts placés connaissent autant d'automatisme que moi-même. N'est-il pas aussi ennuyeux de s'habiller ou de marcher chaque jour ? Seulement, je m'habille allégrement, ou je marche léger, parce que je pars en excursion ou en voyage. Ou simplement, je n'y pense pas, parce que j'ai la tête ou le cœur pleins d'autre chose. Ce n'est que dans la mesure où ma tête ou mon cœur sont vides que je me laisse ainsi halluciner, démonter par les automatismes de mon métier. Qu'ils soient noyés dans quelque amour, je ne les verrai plus.

NOUS VOULONS ACCOMPLIR DES
TACHES AUXQUELLES NOUS CROYONS

Peut-être est-ce que je n'aime pas assez les choses, les choses que je fais ? Un beau

piéd de table, bien tourné, un travail propre, agréable à l'œil, une surface où joue la lumière, voilà les petites, les grandes joies de l'artisan. Il ne voit pas sortir l'objet qu'il a fait sans un petit serrement. Et ensuite, il se promène dans un monde où il trouve qu'il y a de beaux projets et des maifaçons, une sorte de monde moral élémentaire, déjà coupé en deux mondes.

Est-ce que nous n'avons pas trop lu de journaux, glissé sur trop d'opinions sans arêtes, manipulé comme des sons trop d'idées inconnues, ou trop de laideurs, trop peu lutté quand la résistance se présentait, pour aimer cette solidité unique de l'œuvre victorieuse, fruit d'une ardeur et d'une lutte, dont chaque détail est le monument d'une bataille, et qui nous donne la grâce d'une beauté inattendue ? Aimons-nous, ouvriers, l'œuvre comme le loisir, la conquête comme la détente ? Sommes-nous un peu poètes ?

Il faut à un homme un grand amour. Et si beau soit-il, le métier ne peut remplir le cœur d'un homme. Cette évasion hors du mesquin, que nous demandons aux voyages, à l'amour, à la route, à l'action, ce n'est pas vers elle que nous avons conscience de nous diriger quand 8 heures sonnent, le matin, à la porte de notre bureau ou de notre usine. Pourquoi ?

Parce qu'on s'est ingénié à le rendre maigre, notre métier. Les uns nous ont poussés, en nous payant peu, à n'y voir que la corvée gagne-pain. Les autres nous l'ont peint en images d'oppression et de fatalité. Le malin nous a soufflé : enrichis-toi. Une société mal fichue a accumulé le sortide autour de nos tâches. Enfin et surtout, nous ne l'avons vu préparer comme œuvre collective grandiose que ses guerres de plus en plus destructives. Voilà : nous avons besoin, à nouveau, de faire des cathédrales. Nous aimerons ce petit geste mécanique quand il cessera d'être un geste absurde de fournir pour collaborer à une cathédrale. Que le monde nouveau nous donne des cathédrales à construire, que les nous croyons, et on verra nos se détendre.

Nous n'aimons plus nos métiers parce que nous n'avons plus de foi. Ou si nous en avons une, nous n'avons plus de lien entre elle et notre vie professionnelle. Il faut qu'à nouveau, pour le non-chrétien comme pour le chrétien, travailler ce soit prier. Il « prie », l'ouvrier qui accélère son tour pour son pays en guerre à vie ou à mort, elle « prie », cette femme qui coud, coud encore, coud encore une fois pour ses trois enfants (et elle pense à chacun d'eux tout en cousant), voit un peu s'écartier tant de misère. Il faut trouver en ce moment une « prière » pour toute la France, une grande rage ou un grand espoir qui rendent un à un à nous, nos métiers.

L'univers de notre vie quotidienne en sera changé. Des hommes qui sont ensemble, pour gagner des sous, ou pour gagner des places, ou pour tuer l'ennui, ce n'est pas beau. Des hommes se mettent ensemble pour communier, sinon pourquoi les tirer de leur solitude ? Il nous faut restaurer l'esprit d'équipe ou d'atelier, le travail collectif du petit groupe. Il nous faut restaurer l'esprit de compagnonnage ; cette camaraderie unique du travail ne règne pas là où règnent la corvée ou le travail-marchandise, ou l'esprit de gain.

IL N'Y A PAS DE JOIE
LA OU IL N'Y A PAS DE JUSTICE

J'entends bien une voix, qui me dit qu'il n'y a pas de joie là où il n'y a pas de justice, pas de bon métier là où ne règne pas la bonté tout court. Elle a raison, cette voix, mes amis. Ce n'est pas seulement avec de l'enthousiasme, avec de bonnes paroles, que nous entreprenons la restauration de notre joie d'ouvrier. C'est en regardant la misère et la joie, l'injustice qui aigrissent et en jurant de les bannir. Alors, ceux qui ont trop souffert, ou qui sont violents par amour, souffrent ou sommes dupes, ni de nos seraines illusions. Elle commence dans la sans s'écarter de l'effica-

PAS DE JEUNES SANS TRAVAIL

La stabilité d'emploi, comme on disait avant la guerre, n'existe plus, ou presque plus. C'est le chômage.

Les difficultés actuelles sont les mêmes pour tous. Les jours qui s'écourent accroissent sans cesse l'inquiétude. La lassitude est grande. Le pain se fait rare. Chacun souffre... chacun attend...

Des chiffres ? A quoi bon ! Est-il tellement nécessaire de montrer l'ampleur du problème ? Regarder autour de soi suffit. Les gars que je croise sur le trottoir. Le nombre des sans-travail parmi mes amis, mes connaissances. Tous ces réfugiés qui ne peuvent rentrer chez eux.

Il faut à tous du travail. Il ne s'agit plus de temporiser ni de dire que tout s'arrangera. Notre avenir dépend du courage que nous aurons. Il dépend aussi de la hardiesse des réalisations.

Déjà le gouvernement s'est attaché à résoudre cette question du chômage des jeunes. Des crédits importants ont été accordés. Des chantiers de jeunesse ont été créés. Des organisations de jeunesse ont été encouragées et aidées dans le but de trouver du travail pour les jeunes.

Les organisations de jeunesse délaissent les querelles de chapelles. Leur seule volonté sera de faire mieux que les autres. Elles verront grand, parce que, actuellement, voir petit est une lâcheté. Elles se dresseront pour abattre les routiniers, les gêneurs, tous ceux

LA VIE DES ETUDIANTS

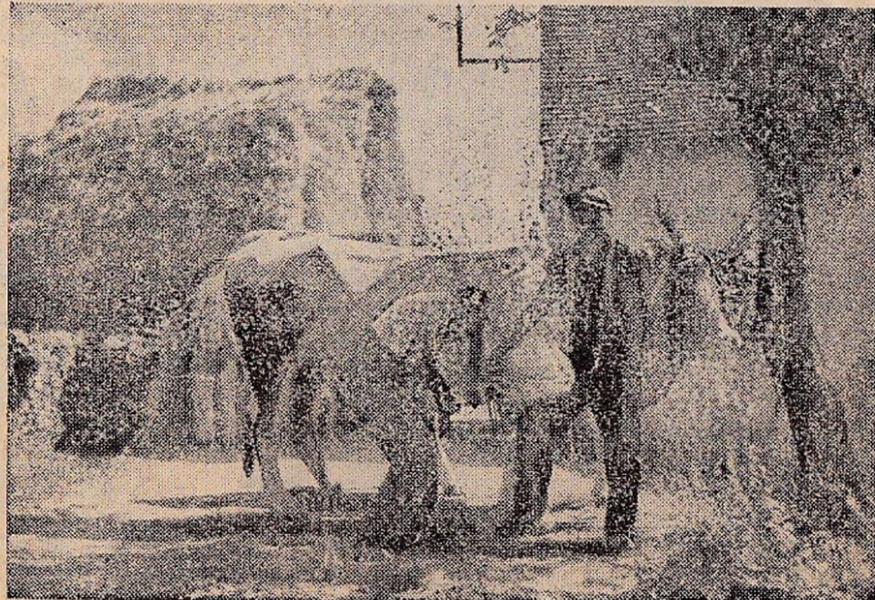
Voici quelques renseignements d'ordre pratique. Chaque semaine vous trouverez ici des indications sommaires concernant toutes les manifestations de la vie étudiante.

FAUT-IL CONTINUER A PREPARER SAINT-CYR ?

L'Ecole Spéciale Militaire ne rouvrira pas à Saint-Cyr mais à Aix-en-Provence.

Avant de continuer la préparation à une Ecole qui sera de plus en plus difficile, il faut sans se mentir à soi-même, analyser sincèrement ses qualités de chef ; il ne faut plus voir dans les « Corniches de France » de jeunes gens préparant Cyr, parce que le programme leur convient, sans se soucier de la carrière à laquelle ils aboutiront, qui, souvent, n'est pas adaptée à leur tempérament. Que ceux qui se sentent vraiment un tempérament de chef continuent à préparer le concours d'entrée à notre Ecole Militaire, mais que les autres, les amateurs, s'abstiennent et s'orientent vers les carrières, peut-être moins brillantes, mais plus à leur portée.

Le paysan exerce à l'occasion tous les petits métiers de l'artisan rural



qui ne comprennent pas. Elles harcèleront sans cesse l'Etat en faveur des jeunes. Ce que cherchent les jeunes, c'est d'abord du travail, tout de suite, et un métier pour demain. Ne les décevez pas. La désillusion serait terrible.

Des usines ; les chantiers doivent reprendre vie. La matière première manque, c'est un fait. Mais les jeunes savent qu'il y a certainement une solution à cela. Elle doit être trouvée. L'agriculture, l'artisanat, ont besoin d'aide ; l'industrie demande des ouvriers spécialisés... Et la jeunesse veut apprendre un métier. Elle le veut énergiquement. Il faut lui en donner les moyens. Le gouvernement doit donc faciliter, à bloc, l'apprentissage.

L'œuvre du gouvernement c'est la réglementation sérieuse et l'obligation de l'apprentissage pour les jeunes sans métier ; c'est encore le reclassement professionnel avec réapprentissage pour les jeunes dont la profession n'a plus d'emploi ; c'est aussi pour tous l'orientation professionnelle.

Jeunes sans travail, mouvements de jeunesse, gouvernement, la tâche est ardue. La révolution sera rude, mais il faut la faire. C'est question de volonté, d'intelligence et d'imagination.

COMPAGNONS

Ce que vous devez savoir...

Les assurés sociaux qui ont dû, par suite des circonstances, quitter leur domicile habituel peuvent se faire payer des prestations maladie et maternité, par la caisse primaire d'assurances sociales de leur nouvelle résidence. Même disposition pour le paiement des arrérages des pensions de vieillesse ou d'invalidité. (Arrêté du 19 Août 1940).

Dans les communes comprenant au moins un établissement industriel ou commercial occupant plus de 500 ouvriers, ou 10 établissements occupant plus de 50 ouvriers, un plan de mise en exploitation des terrains inutilisés sera arrêté par le préfet. Ces terrains seront mis à la disposition de tous ceux qui s'engageront à en assurer l'exploitation maraîchère ou potagère contre le paiement d'une redevance.

La préférence sera donnée aux associations de jardins ouvriers, aux familles nombreuses, aux mutilés de guerre. (Loi du 18 Août 1940).

QUE DEVIENT L'X ?

L'Ecole Polytechnique vient de publier sa dernière liste de promus ; le nombre en est fort convenable, mais tout de même bien diminué.

De nombreux jeunes gens qui se destinaient à Navale ou à d'autres écoles se sont orientés vers les « Math Spé », et vont s'efforcer d'entrer à l'Ecole Polytechnique ou dans l'une de ses dérivées : Ecole des Mines, Ecole des Ponts et Chaussées, Ecole Centrale, etc... Mais malgré le grand nombre de concours qui s'offrent aux « taupins », il va falloir sélectionner des la classe de « Spéciales préparatoires » ; de nombreux élèves vont être éliminés ; que faire ? Je crois qu'il serait sage de s'orienter vers des écoles d'un niveau moins élevé, mais certainement aussi intéressantes et d'intérêt plus pratique ; telles sont les écoles de physique et chimie, les écoles d'électricité, les écoles techniques.

Lisez la semaine prochaine notre enquête sur : « L'AVENIR DES ETUDIANTS » par Eugénie HELLES.

JEUNES CITADINS devenez apprentis ruraux

A ceux qui vous diront la ville et ses merveilles N'ouvrez pas votre cœur, paysans, mes amis ! A l'appel des cités n'ouvrez pas vos oreilles ; Elles donnent, hélas ! moins qu'elles n'ont promis !



EST qu'à la vérité, elles ont peut-être beaucoup promis, qu'elles ont pu donner un peu, mais qu'aujourd'hui elles ne peuvent plus rien donner !

Et les vers du poète n'en sont que plus d'actualité. La ville, pour l'heure, c'est le chômage avec son cortège de misères.

Le retour à la terre ? Une grande espérance pour tous ceux que la ville a trompés.

Une grande espérance, une grande illusion aussi... car on ne s'improvise pas agriculteur...

Peut-être ceux que la vie citadine avait attirés pourront-ils reprendre aisément le mancheron de la charrue et se remettre au dur labeur de la ferme ! Mais les autres ?

Si, les jeunes ! A la condition qu'on leur apprenne le métier, qu'on le fasse entrer en eux pour mieux dire, car le métier des champs est un de ceux qu'on ne peut bien faire que si on l'aime, que si on le connaît surtout.

Ils iront, mais si l'on veut qu'ils s'y maintiennent il est indispensable aussi qu'on améliore les conditions de vie du paysan.

Si non ceux que la nécessité — encore plus que la mode — a conduits à la glèbe, la nostalgie de la ville les ramènera dans les faubourgs, au stade, au cinéma...

C'est pourquoi le gouvernement du Maréchal Pétain a été bien inspiré en songeant tout à la fois à perfectionner l'outillage, l'équipement, voire à aménager l'habitation, bref à redonner de la vie à nos villages tout en organisant l'apprentissage rural pour les jeunes citadins.

L'APPRENTISSAGE RURAL

La loi du 27 août 1940 organise l'apprentissage rural en faveur des jeunes gens provenant de préférence des centres urbains ; une priorité y est accordée aux membres de familles nombreuses.

En vertu de ce texte législatif on peut imposer à des exploitants et artisans ruraux la formation professionnelle d'un certain nombre d'apprentis. Nous allons voir dans quelles conditions.

A qui adresser les demandes d'inscription ?

Les demandes et offres d'apprentissage doivent être adressées au directeur départemental des Services Agricoles.

Pour la zone libre, ce service est celui de « La Formation Professionnelle », Hôtel International à Vichy (Allier).

Présentement des possibilités de placement immédiat sont offertes dans les départements suivants : Cantal, Creuse, Tarn, Tarn-et-Garonne, Allier, Puy-de-Dôme, Corrèze, etc...

Bien entendu les parents peuvent toujours solliciter le placement dans d'autres départements, en indiquant toutefois l'ordre de préférence.

Conditions requises pour devenir apprenti.

Le jeune homme doit être de nationalité française et âgé de quatorze ans au moins, provenir en principe d'un centre urbain.

Priorité aux familles nombreuses.

Un droit de priorité est réservé aux adolescents de 14 à 17 ans, et parmi eux à ceux qui appartiennent à des familles comptant au moins trois enfants vivants.

Le certificat médical est obligatoire.

Un certificat médical est exigé constatant la bonne santé du jeune homme et assurant surtout qu'il est indemne de toute maladie contagieuse ou héréditaire. Ceci dans l'intérêt de l'apprenti comme dans celui du patron.

Garanties pour les familles.

D'une part il est bon de rappeler qu'avant de désigner les cultivateurs ou artisans habilités à recevoir les apprentis, le maire de la localité est consulté ainsi que les groupements professionnels et les associations de familles nombreuses, s'il en existe.

D'autre part, la loi spécifie que « les cultivateurs et artisans doivent assurer en bons pères de famille l'existence des jeunes gens auxquels ils s'engagent à donner une formation professionnelle. »

Enfin une surveillance étroite, une inspection à domicile même, seront assurées. En cas de faute grave, « sans préjudice des sanctions qui pourraient être prononcées », le juge de paix peut retirer au patron le droit de recevoir des apprentis.

Engagement de l'apprenti.

Le jeune apprenti s'engage pour la durée d'une année et doit suivre les enseignements saisonniers qui peuvent être organisés localement par les soins du ministère de l'Agriculture ou agréés par lui.

Rémunération de l'agriculteur ou de l'artisan.

La loi prévoit une rémunération de 900 francs pour tout agriculteur ou artisan rural habilité à la formation professionnelle des apprentis.

Rémunération de l'apprenti.

Durant les premiers six mois le patron n'aura à assurer que le logement, la nourriture et l'entretien de l'apprenti, ainsi que sa formation professionnelle.

A partir du sixième mois l'apprenti recevra une rémunération fixée par le Service de la Formation Professionnelle sur l'avis du directeur des services agricoles du département, en fonction des usages locaux et des aptitudes professionnelles du jeune homme.

Mais ajoutons que pour se rendre au domicile du patron, le voyage est gratuit. Le paiement des frais de transport sera assuré par la délivrance d'un bon de réquisition remis par le ministère de l'Agriculture à tous ceux dont la candidature aura été retenue.

Pierre RIDET.



CHANTIERS COMPAGNONS

Au travail !

« Au Travail ». Ce mot d'ordre semble actuellement une évidence, et l'on n'aurait jamais dû perdre de vue que les seules vraies richesses sont le sol du Pays et le travail qui le féconde.

Quelle que soit la place occupée dans la communauté nationale, chacun se doit de donner l'effort maximum, même si son labeur ne paraît pas immédiatement nécessaire à la reconstruction française.

La jeunesse doit se préparer à réaliser un jour le destin de la France. Son premier devoir est de parfaire son éducation au sein de sa famille, de former son corps, de s'instruire et d'apprendre un métier. Malheureusement les conditions de vie sont difficiles, certains n'ont pas leur subsistance assurée, il faut leur venir en aide.

Un des problèmes les plus urgents à résoudre est celui du chômage des jeunes de 15 à 21 ans que la France se doit de résoudre. Des projets de lois sont à l'étude afin d'obtenir à bref délai des résultats tangibles. Mais par quels moyens vont-ils être mis en œuvre ?

Il existe certes depuis longtemps des Associations de Jeunesse. Mais les unes limitaient leur action à la formation morale d'une élite, d'autres envisageaient déjà la profession intimement liée à une doctrine religieuse ; certains organismes enfin avaient un souci uniquement professionnel.

Malgré tous ces efforts, la grande majorité des jeunes Français ne suivaient pas de cours techniques et les six-septièmes d'entre eux, n'étaient pas touchés par les associations de jeunesse.

Aucune n'avait envisagé d'organiser le travail des jeunes gens. Divers groupements s'y emploient, au premier desquels ont pris place « les COMPAGNONS de FRANCE ». Leur programme est vaste : en plus de la formation morale qu'ils veulent donner aux jeunes, ils entendent assurer leur subsistance par leur propre travail et les mettre à même de recevoir une formation professionnelle qui leur permettra de trouver plus facilement leur chemin dans la vie.

Quoi de plus émouvant pour un garçon que de participer au relèvement d'une terre abandonnée, de la voir porter les récoltes qu'il aura semées ; quoi de plus passionnant que de voir le vieux village prendre jour après jour meilleur visage... « Au travail » hardiment... pour vous, pour vos familles, pour le Pays...

Jean LE BOULANGER.



M. Georges Lamirand visite les Compagnons de Saint-Gervais-d'Auvergne.

A droite : Un groupe de garçons sur le chantier de Beaulieu-en-Dordogne.



Des garçons nus travaillaient sous la pluie....

Les habitants de Goncelin (Isère) n'avaient guère mis que huit jours pour ne plus considérer comme un événement extraordinaire le départ « chanté » des Compagnons pour le travail.

Au bord de la digue provisoire sur l'Isère submergée par les chutes de pluie, l'ingénieur des Ponts et Chaussées attendait ceux-ci, perplexe.

« L'eau monte, commença-t-il à dire au Chef Compagnon ; seulement il fait un temps de chien. Je me demande si vos petits gars !... »

Mais déjà le jeune chef hurlait : « Vingt volontaires pour travailler comme des durs sous la pluie, à poil et dans l'eau ! »

Ma parole, les 34 qui étaient là voulaient tous y aller et il fallut faire une sélection parmi les plus solides. Cinq minutes plus tard on pouvait assister à ce spectacle étrange d'un garçon blond aux larges épaules en tenue de nageur de Côte d'Azur, prenant tranquillement ses directives d'un monsieur emmitoufflé dans un cache-nez et abrité sous un parapluie. Cependant, deux gars du pays, qui étaient venus jusque là, regardaient, goguenards et mains aux poches.

On ne leur en laissa pas le loisir, car l'ingénieur, furieux, leur lança : « F...ez le camp, vous autres, puisque vous êtes incapables de joindre vos efforts à ceux des Compagnons ».

Je pense que dans les maisons calfeutrées de Goncelin, la raillerie a dû se transformer en admiration quand on apprit ce soir-là ce qu'avaient fait dans l'après-midi ces jeunes hommes qui chantaient avec tant d'entrain.

M. B.



CODE D'HONNEUR

Compagnon

Au Service de la France,
Uni,
Loyal à tes Chefs,
Tenace au Travail,
Entraîne chaque jour ton Corps,
Entrepris hardiment -
Prête la main à tous -
Sache que l'argent est Corrupteur -
Parle franc - tiens parole -
Sois gai - sobre et propre -
Chevaleresque à l'égard des femmes -
Respectueux envers ta famille -
Approfondis ta foi - Eclaire ta Conviction
Ecoute - Cherche à comprendre -
Sans pitié pour la Mollesse et la Lâcheté
Combats pour être un Homme.
A l'œuvre, Compagnons !
Que notre Compagnonnage fasse la France Jeune et Fièrè -

DANS UN VILLAGE D'Auvergne 50 COMPAGNONS remplacent les prisonniers et les disparus

EPUIS le matin nous sommes dans la pluie. Les nuages traînent, s'effilochant sur la forêt.

Saint-Gervais, c'est une commune d'Auvergne accrochée à la montagne. A 800 mètres d'altitude, sous un climat rigoureux, la terre peut être riche, mais le travail est dur. Pourtant personne ne se plaignait les années passées. Chacun portait sa peine sous le soleil ou sous la pluie, car les gens d'ici sont rudes pour eux-mêmes et ils aiment la terre.

La guerre est venue, les gars sont partis. De jeunes hommes courageux et robustes, qui abattaient bien du travail, n'ayant pas d'autre horaire que celui du soleil, d'autre limite que celle de leurs forces. Beaucoup ne sont pas revenus et leur absence marque le paysage. Des bras d'hommes ont manqué pour guider la charrue à travers les champs sombres. La terre n'a pas eu son compte d'effort.

Une semaine avant on n'entendait guère chanter par ici. Aujourd'hui il y a grande animation dans le village. Sur la place, on aperçoit Monsieur le Maire parlant au milieu d'une troupe de garçons. Sous leur « poncho » ruisselant, ils forment un groupe bizarre, tout en reflets brillants. Ils entourent un homme jeune, au visage énergique. C'est M. Lamirand, Secrétaire Général du Ministère de la Jeunesse, venu exprès de Vichy rendre visite aux Compagnons de France.

« Bien sûr, au début on n'y croyait guère, nous dit M. le Maire. Des garçons, ça aime jouer courir, faire des farces. Ça ne remplace pas des hommes. Mais quand on les a vus arriver, ceux-là, par la première neige, avec leur allure décidée, on a compris qu'ils venaient travailler pour de vrai. Alors tout le monde en a voulu. Un ici, deux là, trois ailleurs. Même les plus jeunes travaillent... »

« Une quarantaine de « placés » en tout, précise Druard. Druard est un chef compagnon « de classe », exactement désigné pour tenter cette expérience unique. Ingénieur agronome, il était dans les alpins pendant la guerre. Ça se voit à sa démarche. Et puis il sait expliquer. Il saisit vite la situation. Il sait commander. C'est lui qui est venu le premier, il y a trois semaines.

— Il y a beaucoup de prisonniers, de disparus dans le village ?
— 80.
— Sur une commune de 2.000, ça compte.
— Seriez-vous disposés à accueillir des garçons solides, disciplinés, décidés à travailler avec vous ?

— Bien sûr.
— Vous en prenez combien ?
— Moi, un.
— Moi, deux.
— Moi, trois.

Un matin la Compagnie est arrivée. Il faisait froid, il pleuvait, mais les gars sont arrivés en chantant.

Leurs sires et leurs chants n'ont pu venir à bout des nuages et du froid. Ils ont fait mieux : dans un village durement éprouvé par la guerre, ils ont apporté leur jeunesse et une nouvelle confiance.

Nous sommes ensuite allés voir la « maison » des compagnons. C'est une maison de village, comme les autres, avec cette différence c'est qu'elle ne servait plus. Il y a quand même un toit, des murs, et elle se meuble vite, car l'ingéniosité des garçons qui l'habitent est extraordinaire. Au hameau des Sagnes, la commune compte un foyer de plus. Le soir on allume dans l'âtre un grand feu de bois. La flamme réchauffe les mains et les pieds engourdis. On chante les vieilles chansons d'Auvergne, et c'est une joie pour les vieux de Saint-Gervais qui les croyaient oubliées.

En repartant, nous avons vu dans les champs les compagnons au travail. Ils apprennent à marcher au pas lent des bœufs en tenant solidement les manches de la charrue. Les plus jeunes cassent des cailloux pour les chemins qu'on craignait de ne pouvoir remettre en état. Là encore les compagnons vont se rendre utiles.

Le village a retrouvé sa jeunesse. Les vieux ne hochent plus la tête maintenant. Quand ils voient passer les compagnons, ils les intèressent, un peu bavardeux :
— Alors, ça va, la jeune France ?
— Ils ont repris confiance. Ils sont tranquilles. Ce n'est pas encore maintenant que la terre sera abandonnée.

J. D.

UNE ROUTE était en projet depuis 40 ANS...



Sur les rives touffues de la Dordogne, en ce beau matin de Septembre, un petit groupe s'affairait. De loin les paysans de Beaulieu reconnaissent leur maire, les deux chefs cantonniers du village, l'ingénieur des Ponts et Chaussées ; auprès d'eux, un grand garçon vêtu de bleu prenait des mesures, plantait des piquets.

Les paysans sourient :

— C'est pour la route, une fois de plus...

— On les comprend. Cette fameuse route, ils l'attendent

depuis 40 ans.

On attendit vainement. De temps en temps, l'ingénieur des Ponts et Chaussées venait sur les lieux accompagné de graves messieurs, du maire et du chef cantonnier, et le premier coup de pioche n'était toujours pas donné.

Ce matin de Septembre, les graves Messieurs étaient remplacés par un garçon aux bras nus, en culotte courte. Comment auraient-ils pu croire que ce fut plus sérieux ?

Ça l'était pourtant, car ce garçon précédait 50 compagnons. Ils sont maintenant au travail. Ce qu'il faut vous conter, ce n'est pas l'histoire de cette route. Il ne s'agit là que d'un chantier compagnon parmi tous les autres. Il me plaît parce qu'il est significatif : une route attendant 40 ans et que, dans 6 mois, jour pour jour, livreront les compagnons de France.

Mais c'est l'histoire de cette compagnie qu'il faut connaître. Elle repose tout entière sur la volonté d'un garçon de 19 ans, Michel Lemblé, qui n'avait pas plus de qualités que bien d'autres pour le métier d'arpenteur, mais que l'après-guerre faisait avec une ardeur toute neuve qu'il mit au service des garçons de son âge.

Lemblé, d'un bel accent rude, raconte lui-même :
— En arrivant à Bergerac, où j'avais d'abord été chargé de lever une compagnie le 15 août, je ne savais pas trop comment j'allais m'y prendre. D'abord, j'allais voir le sous-préfet. Il me prodigua quelques encouragements. Le maire n'eut pas le temps de me recevoir. Mais son premier adjoint me fit très bon accueil. Trois jours plus tard, j'avais mes compagnons.

La compagnie de Bergerac entreprit tout d'abord de trouver quelques ressources dans une gravière voisine. Savez-vous ce dont ils manquaient le plus pour ce premier travail ? de brouettes... Ils les construisirent.

La gravière ne rapportait guère. Pas de quoi vivre pour ces 50 garçons à l'estomac solide. C'est alors qu'arriva l'ordre de départ pour Beaulieu-sur-Dordogne, à 200 kilomètres de là.

Ce n'était pas une petite entreprise que de construire ce chemin vicinal. Il s'agit de traverser deux collines, de tracer 15 lacets descendant au creux des vallons profonds. Il faudra faire sauter la roche à la dynamite.

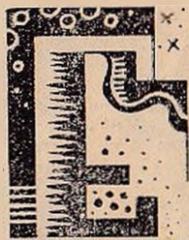
A ceux qui songeraient que 50 ouvriers remplaceraient avantageusement ces 50 compagnons, Lemblé répond :

— Nous touchons 1.050 francs par jour. Nous sommes 65 à vivre là-dessus : les 50 de la compagnie et 15 des services divers. Ça fait un peu plus de 16 francs par compagnon. On dépense à peu près 10 francs pour la nourriture, 5 francs pour l'équipement. Chaque compagnon touche une petite somme pour ses frais de poche. Enfin, nous, nous pouvons vivre. Mais les ouvriers qui auraient des charges de famille, évidemment, ne pourraient pas s'en contenter. Et la route attendrait encore des années et des années avant d'être construite. Trois jours plus tard, Lemblé groupait 50 garçons.

La Compagnie de Beaulieu-sur-Dordogne a entrepris un travail difficile. Ces compagnons qui ouvrirent le chantier sous une pluie diluvienne n'avaient même pas de chaussures pour patauger dans la boue profonde.

Ils ont eu du moins très vite une récompense que beaucoup leur envieraient : celle d'un parainage illustre, que méritent largement leur ardeur et leur courage. C'est une des deux compagnies du Maréchal.

Géo-Ch. VERAN.



ENTOURÉE d'un coquet jardin aux allées bien ratissées, la maison de l'ingénieur semble se reposer dans la tiédeur de cette nuit d'été. Son grand toit pointu, sa façade blanche et les volets clos de ses cinq fenêtres font songer à la tête d'un clown rêvant au clair de lune.

Ici, c'est le calme, le repos après l'effort, la détente qui, demain, permettra de nouveau le travail. On ne peut croire qu'un peu plus loin, auprès des lucarnes qui rougeaient le ciel, c'est l'activité bourdonnante des Forges. Dans les plates-bandes, les roses se penchent l'une sur l'autre comme des sentinelles fatiguées à l'approche du sommeil ; le gazon frissonne d'aise sous la brise légère qui le rafraîchit des chaleurs du midi et l'eau du bassin reflète avec orgueil la féerie des étoiles qui se balancent sur son onde ! Tout semble s'être donné le mot pour entourer de poésie le lieu où repose celui dont la tâche n'en est pas gâtée. Et la nuit semble dire : « Dors en paix, nous veillons sur toi ; il sera bien assez tôt demain, de retrouver tes soucis et tes sombres ateliers. Rien ne pourra prévaloir contre tout ce charme que nous avons tissé entre l'usine et toi ! »

Et pourtant voici que ce charme est rompu par une grele sonnerie : c'est le téléphone. Tout engourdi de sommeil, l'ingénieur a décroché l'écouteur.

— Allo ? Allo ?
— Allo ? Ici Matté. Nous sommes arrêtés. Explosion au four 5.
— Pas de blessés ?
— Si, Halliard, à la jambe, mais légèrement.
— Vous avez mis le gaz à la cheminée ?

— Non, j'ai isolé simplement le four.
— Mettez de suite le gaz à la cheminée ; vérifiez bien l'isolement et préparez l'allumage du four 7. Je viens.

Tout en s'habillant en hâte, l'ingénieur cherche par la pensée ce qui a bien pu causer cet accident : il revoit les circuits gazeux, les vannes, les fours et il imagine les fausses manœuvres qu'on a pu faire. Le voici maintenant sur sa bicyclette ; tout en pédalant à vive allure, il échafaude ses hypothèses. Dix minutes : le long mur de l'usine, la porte en tôle, les voies ferrées et enfin l'atelier.

Aucun bruit de machines, tout est bien arrêté. Les hommes sont autour des grosses presses de trois mille tonnes, debout, en tenue de travail, tout émus encore de la surprise causée par l'explosion. Le contremaître et les chauffeurs tournent autour du four meurtri cherchant l'origine du mal. Halliard est étendu sur une civière, le pantalon taché de sang. Des camarades l'entourent et lui posent mille questions.

— T'as pas mal à la tête ?... T'es verni... tu devrais être tué... si l'as pas de douleurs au ventre, c'est rien, demain tu courras comme un lapin... quand j'presse là ça t'fait du bien ?...

Un ouvrier, mieux avisé, lui tend une gourde de vin.

— C'est vers le blessé que se dirige d'abord l'ingénieur.

— Alors, Halliard, pas de chance, mon pauvre vieux ?

Il examine rapidement sa blessure : la plaie est large mais superficielle.

— Le médecin est prévenu ?

— On a téléphoné, mais il est retenu par la femme de Blanchard qui accouche.

— Dans ce cas, inutile de le déranger. On va vous conduire, Halliard, à l'infirmerie, je viens de suite faire le pansement. Ne vous faites pas de bile : dans huit jours vous serez sur pied.

Maintenant, il se fait expliquer en détail les phénomènes observés : les témoignages sont confrontés : il faut prendre une décision rapide. Tous les regards sont fixés sur lui. C'est de lui

Il y a quelques années, un ouvrage était appelé à un grand retentissement dans les milieux sociaux et industriels, en raison de la haute portée des principes qu'il y trouvait développés. Son auteur était un ingénieur de l'École centrale qui s'est toujours consacré dans les importants emplois qu'il a occupés dans l'industrie, à la défense et à l'illustration des meilleures conceptions sociales. Cet ingénieur, M. Lamirand, est, depuis plusieurs semaines, secrétaire général à la Jeunesse.

Les jeunes ont touché un grand patron.

et de lui seul que dépend maintenant la solution. Il doit se donner à fond pour trouver dans le minimum de temps l'explication de l'accident et prendre les dispositions nécessaires à la reprise la plus rapide du travail. Lui et lui seul, car il n'est pas question d'aller quérir un supérieur et d'exécuter ses ordres

SERVIR

Servir : c'est se consacrer tout entier à l'accomplissement d'une tâche déterminée par le chef, détenteur de l'autorité. Celui qui mesure l'étendue de sa collaboration ou qui limite son dévouement ne sert pas. Il croit se grandir en s'affranchissant : il se diminue parce qu'il rapetisse sa tâche à sa taille au lieu de l'élever à celle de l'œuvre pour laquelle il s'est engagé. Le fait de participer à un travail exige qu'on se consacre intégralement à lui.

comme un petit enfant. Chaque minute de retard se traduit par une perte d'une tonne pour la production et de dix francs de salaire pour l'ensemble des ouvriers. La responsabilité peut paraître minime quand on la compare à celle d'un général dirigeant la bataille : évidemment, mais toutes proportions gardées, la situation est la même. De tels incidents et la manière dont on y pare pèsent grandement, non seulement sur une carrière, mais encore sur la prospérité d'une usine et de son personnel. C'est pourquoi ces minutes sont, pour

la vie d'un ingénieur, des instants de plénitude ; ceux pendant lesquels il doit se donner en entier.

Regardez-le : tout son être se bande ; il semble d'un calme absolu, mais en observant ses tempes on y verrait le rythme accéléré de son cœur ; il affecte de parler lentement pour mieux se mater. Ses questions sont précises, il veut que les réponses soient de même : toute phrase inutile est coupée. Il fait sur le terrain le chemin déjà parcouru par la pensée : son regard se pose sur tous les endroits où un fait anormal a pu se produire. Soudain il s'arrête : son doigt désigne une vanne dont le clapet n'est pas à sa position réglementaire.

— Bouret !
— Présent !
— C'est vous qui avez fait le renversement de marche ?

L'interpellé baisse la tête.
— Mes compliments. Nous en reparlerons tout à l'heure.

La cause de l'accident étant ainsi déterminée, il faut prendre les dispositions pour remettre en route au plus vite. Rallumer l'un des fours de réserve serait une opération de longue durée : il sera plus rapide peut-être de réparer celui que l'explosion a défoncé. L'ingénieur, ganté de grosses moufles en cuir et le visage protégé par un masque métallique, escalade l'échelle conduisant au-dessus de la voûte écroulée. Il suppose les chances d'une réparation ; celles-ci lui paraissent suffisantes, sa détermination est prise : on va reconstruire la voûte et sans délai les ordres sont donnés : il énumère tout ce que ce travail va nécessiter d'hommes, de matériel, de précautions et tandis qu'on réunit les briques et les outils, il court à l'infirmerie.

Dans la salle de pansement, le blessé et les deux porteurs font des taches noires sur le fond d'un blanc immaculé. L'odeur d'éther, les grands bocaux, les boîtes métalliques où se cache le bistouri, la table d'opération, tout cela impressionne désagréablement les hommes qui ne se sentent pas à leur aise. L'arrivée de leur chef les souage et les traits crispés se détendent : ils ont confiance ; leur crainte est même moins grande que si le médecin était là ! Et voici notre infirmier de fortune qui retourne ses manches, se lave les mains et les bras comme un chirurgien consommé, se met en mesure de nettoyer la plaie et de faire un pansement qui ne lui vaudra demain aucune critique du docteur (la guerre nous a appris tant de choses !). Et pendant que coule l'eau oxygénée et que tombent les morceaux rougis de coton hydrophile, la conversation va bon train entre le « toubib improvisé » et son blessé. Ce n'est plus la réserve obligatoire de l'atelier ; la souf-

rance de l'un, le désir de soulager l'autre. L'émotion d'avoir frôlé une catastrophe, la joie de l'avoir évitée, tout cela fait vibrer d'un même rythme le cœur de ces quatre hommes ; sans trop savoir pourquoi, ils se sentent très près les uns des autres : un souffle d'altruisme a fait passer sur eux quelque chose de bon, de généreux, de purifiant qui chasse les heurts inévitables de la vie et qui atténue déjà ceux qui pourront se produire demain... plénitude...

Le pansement terminé, le blessé chargé dans l'ambulance qui va le ramener chez lui en compagnie d'un camarade, voici de nouveau l'atelier où il faut conduire et surveiller la réparation.

Pendant deux bonnes heures, le jeune chef restera sur la brèche, se faisant lui aussi rôti le visage « suant la siéne » comme ses ouvriers, encourageant les équipes qui se relaient, organisant les manœuvres, faisant la chasse aux tireurs au flanc, veillant à ce que tout le monde soit utilisé pour le mieux. La voûte est enfin réparée. On peut remettre le four en route, mais tout n'est pas fini. Les chauffeurs ont une certaine appréhension, ils craignent un nouveau « coup de gaz ». Il faut diriger soi-même la manœuvre après avoir pris toutes les précautions, le moindre oubli peut être fatal et rendre nul le gros effort qu'on vient de donner. Les ouvriers qui sont seulement spectateurs s'éloignent prudemment, ils observent.

Une dernière inspection, l'ingénieur place ses hommes, énumère une fois encore l'ordre des opérations.

— A mon commandement !

La minute est émouvante. Les cœurs battent plus fort ; chacun sent courir un léger frisson le long de son corps. L'ingénieur se raidit : il repasse d'un trait tout ce qu'il vient de faire ; n'a-t-il rien oublié ? La cause supposée est-elle bien la seule ; a-t-il vraiment agi comme il le devait ? A Dieu vat ! A ce moment encore il faut brider ses nerfs et ne pas laisser paraître sur son visage la moindre trace de doute. La voix s'élève, ferme :

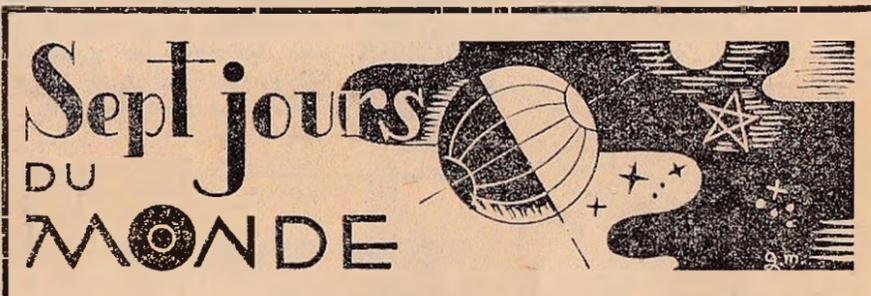
— Cloche I, levez !

Et les commandements se succèdent l'un après l'autre, sans précipitation, au moment voulu, suivis ponctuellement de leur exécution. Le gaz arrive, le gaz est dans le four, le gaz s'allume, un léger, imperceptible, inévitable « coup de soufflet » et l'opération est terminée ! Victoire ! Les nerfs se détendent, les chauffeurs d'un seul coup ont retrouvé leurs voix et les camarades (qu'on voit réapparaître de leur cachette) font chorus !

— Deux heures pour faire cette réparation, c'est un record, on est des as ! Le « poste » n'est pas fichu. On va en mettre un coup pour rattraper le temps perdu...

Une demi-heure après, tandis que le métal suffisamment chaud est porté sous les presses et que le travail reprend allègrement, l'ingénieur, ayant à nouveau enfourché sa bicyclette, regagne sa maison tandis que les premières heures de l'aube frissonnant lui annoncent l'heure prochaine où il faudra faire le même chemin en sens inverse. Le repos sera court, qu'importe ! La vie est belle quand elle est utile... Plénitude !...

G. LAMIRAND.



Sept jours du monde aujourd'hui sont plus chargés en événements que jadis sept semaines ou même sept années de l'histoire universelle. De ces tranches du temps, nous voudrions chaque semaine vous donner quelques échos parmi les plus retentissants : vous parler non seulement des événements, mais aussi des lieux et des hommes, vous dire, en un mot, ce qui en sept jours de l'histoire contemporaine nous a semblé le plus digne de remarque ou de réflexion.

LA COURSE DE LA MAISON BLANCHE

La course de la Maison Blanche va se courir dans quelques jours. Bien que son résultat ne doive pas sensiblement modifier le cours de la politique étrangère des Etats-Unis, l'opinion américaine se passionne pour cette élection présidentielle qui, à l'homme nouveau qu'est M. Wilkie, opposera le chevronné de la politique qu'est le grand président Roosevelt.

Monsieur Roosevelt est candidat pour la troisième fois, au nom du parti démocrate. M. Wilkie se présente au nom du parti républicain.

Que représentent exactement ces termes de démocrate et de républicain ? La division politique en Démocrates et Républicains remonte au début du XIX^e siècle : Monroe fut l'un des premiers présidents républicains. C'est lui qui lança le slogan fameux : L'Amérique aux Américains. Contre les Républicains, les Démocrates, dès le début, s'efforcèrent de faire prévaloir le règne de la démocratie autoritaire.

Vers le milieu du siècle dernier l'opposition des deux partis se compliqua de rivalités régionales et économiques. Les Républicains étaient protectionnistes et dominaient dans le Nord. Les Démocrates étaient libre-échangistes et contrôlaient le sud.

Depuis la guerre de Sécession les présidents républicains et démocrates se sont succédés à un rythme variable. M. Hoover fut le dernier président républicain. M. Roosevelt lui succéda en 1933. Le terme de la présidence est de quatre ans. En 1937 M. Roosevelt fut réélu. Le sera-t-il cette fois ? Nous le saurons bientôt.

LA GUERRE DES BOMBES

Londres et Berlin échangent des coups de plus en plus rudes. C'est par centaines de milliers de kilos que se mesure le poids des bombes explosives et incendiaires lancées chaque nuit de part et d'autre. La vie à Londres est devenue un enfer. Les nuits de Berlin ne sont pas précisément calmes.

Les centres provinciaux ne sont pas davantage épargnés. Aux noms de Manchester, de Liverpool, de Birmingham ou de Bristol que nous lisons fréquemment dans les communiqués allemands, font écho ceux d'Essen, de Cologne, de Hambourg ou de Brême, que nous trouvons dans les communiqués britanniques.

Guerre de destructions réciproques. Guerre atroce. C'est bien la guerre des bombes telle que n'osaient la prévoir il y a un an les plus sombres prophètes.

LA BATAILLE DU NIL

La guerre anglo-italienne en Egypte marque en ce moment un temps d'arrêt. Les adversaires consolident leurs positions et attendent.

Nous voici à la veille de ce que l'on pourrait appeler « la bataille du Nil ». Mais cette bataille est précisément soumise aux variations du régime du fleuve. Actuellement l'inondation annuelle, qui avait atteint son maximum vers la mi-septembre, est dans la phase stationnaire. Le fleuve ne rentrera entièrement dans son lit qu'au mois de novembre. Tant que cette évolution ne sera pas achevée, le Nil protégera Karthoum, qui est la clé des défenses britanniques du sud, et les combats se dérouleront exclusivement le long des rives d'accès au nord, le long de la Méditerranée. Paul MONTECH.

SILENCE !

On ne tourne plus

Profitons-en pour refaire un cinéma Français

A l'heure actuelle, il ne peut être question de parler que du cinéma dans le passé. Exception faite de « Ciné-Jeunesse » qui annonce des productions prochaines, le cinéma est descendu au point mort. Ce silence, cet arrêt peuvent durer, disent les gens bien informés, une ou deux années.

D'une telle situation, on peut tirer parti, et faire contre mauvaise fortune bon cœur n'implique pas forcément l'inactivité ; ce peut être, au contraire, le moment choisi de se reprendre dans le calme, de méditer et de préparer l'action prochaine.

Et d'abord, je me garderai d'accabler les fauteurs de populisme qui réussissent techniquement des œuvres indéfectibles. A l'époque, j'avais vigoureusement protesté contre cette exaltation romantique des fleurs de poubelles ; mais la partie me serait trop belle, puisque depuis la Révolution nationale, même ceux qui se fatiguaient autrefois à manier l'encensoir se révèlent les défenseurs incorruptibles de la moralité publique !

Il est bien entendu que nous ne laisserons plus envahir nos écrans par les aventures d'assassins au grand cœur et les crises sentimentales des demoiselles de petite vertu ; mais pour cela, il est nécessaire que le public réagisse lui-même avec véhémence : quelques fauteils cassés, s'il le faut, deux ou trois écrans crevés et, croyez-moi, la cause sera entendue.

Pourtant, il serait aussi déplorable que le cinéma repentant, après des dévergondages, se mit à piquer une petite crise de pudibonderie : pas d'adaptation des romans de la comtesse de Ségur, ou alors, à nouveau, nous casserons des fauteils. Un film propre n'est pas forcément un film pour enfants et pour carmélites : c'est un film pour honnête homme, cet honnête homme du grand siècle, équilibré, sain, vigoureux, qui savait goûter Tabarin et Jean Racine.

Plus de merlans et de filles, mais plus d'intrigues d'alcôve à la Sacha Guitry.

J'ai pour Sacha une immense admiration : il est un acteur parfait, mais je hais en lui ce relent d'esprit 1900 qui anime toutes ses productions ; pas un de ses films qui ne soit une histoire de coucherie, pas un de ses films qui ne soit, par quelque côté, le symbole du monde dont nous ne voulons pas, monde de parasites et de femmes élégantes, qu'on se repasse entre « gens bien ».

Je sais que Sacha Guitry adore son métier et qu'il travaille très dur. A cause de ces deux vertus essentielles pour moi et de son talent, je ne l'attaque qu'à contre-cœur. Comme artiste, je l'admire et je lui tire mon chapeau, mais je déplore son esprit. Vous ne pourrez jamais nous faire oublier que beaucoup d'entre nous ont connu la misère, la faim en entrant dans leur vie d'homme, pas plus que ne sortira de notre cœur le souvenir de ces jeunes,

adversaires ou camarades, qui mourraient sur leurs paillasses à côté de nous, il y a quelques mois à peine.

Nous ne voulons plus, encore, de ces comédies lamentables dont le peuple le plus spirituel de la terre s'est nourri, non plus de ces clowneries imbéciles et grossières, sans imagination, sans force comique réelle où le sourire de Fernandel seul pouvait, à la rigueur, emporter l'adhésion des masses.

J'en finis avec les genres dont nous ne voulons plus en citant ces films, soi-disant tout voués à l'exaltation de la grandeur nationale, où palpitait la barbe de M. Francen. Cette pacotille de bazar cornélien est comme la saint-sulpicerie du patriotisme, je veux dire l'image grotesque et fautive du sens de la patrie et de l'honneur.

Heureusement, le cinéma français a compté de grands noms. Je ne veux citer personne ; je veux seulement demander qu'on fasse appel à des hommes qui ont fait leurs preuves. Il faut que les jeunes aussi puissent entrer dans le monde du cinéma ; il faut que les artistes de demain puissent apprendre leur métier. Ils ont besoin d'être guidés ? Eh bien, qu'on les guide ! Qu'on leur donne des maîtres ouvriers capables de leur faire franchir les échelons qui séparent l'apprentissage de la maîtrise. Alors s'évanouira toute inquiétude pour le cinéma de demain.

Pierre BARBIER.

LES ARTS

Monsieur Ingres

Jean Auguste Dominique INGRES est un des plus grands peintres Français. Son œuvre d'un style très pur, faite de grandes compositions et de portraits, constitue une merveille d'ordre, d'intelligence, de mesure, de science, de compréhension profonde.

Parmi ses chefs d'œuvres les plus célèbres, figurent : OEDIPE et le SPHINX, L'APOTHEOSE d'HOMEER, L'ODALISQUE, la SOURCE, et beaucoup d'autres.

Ses portraits ont une vie intérieure d'une intensité aiguë. Ce sont des portraits d'âme.

« Monsieur Ingres », comme on l'appelait, était un grand personnage de son temps.

Il naquit à Montauban en 1765, et mourut, chargé d'honneur, à Paris en 1827. Il jouait agréablement du violon, et les compliments qu'on adressait à ses talents de musicien étaient ceux qui le touchaient le plus. De là l'expression pour désigner un deuxième métier : avoir son violon d'Ingres.

Compagnons, si vous passez par Montauban, ne manquez pas de visiter le Musée Ingres, vous ne le regretterez pas.

UN ANNIVERSAIRE

ALAIN FOURNIER

Octobre 1886, Octobre 1940.

Il y a 54 ans naissait Alain Fournier ; ce nom est pour nous synonyme d'amour et de jeunesse. Plus qu'aucun autre il a senti et a su exprimer la conception idéalement pure et belle que nous nous forgeons de la jeune fille sur le coup de nos vingt ans.

Henri Alain-Fournier était né le 2 octobre 1886 à la Chapelle d'Angillon, petite commune du Berry où ses parents étaient instituteurs.

Le Symbolisme avait son cœur : Laforgue, Jammes, Claudel étaient ses préférés.

Or voici ce qui lui advint le jour de l'Ascension, l'an 1905.

« Il rencontra dans Paris, sur le Cours-la-Reine une jeune fille merveilleusement belle qu'il suivit, dont il découvrit par mille ruses le nom et l'adresse, qu'il trouva, et, bien qu'elle eût l'air extrêmement réservée, qu'il aborda. Le miracle est qu'il obtint d'elle quelques mots de réponse qui purent lui donner à croire qu'il n'était pas complètement dédaigné.

L'impression que cette rencontre laissa à Alain Fournier fut immense et profonde.

Il rencontra par la suite d'autres jeunes filles mais aucune ne le retint, car à toutes, il compare la fugitive apparition d'un bel après-midi de Juin, et s'en retourne inquiet, déçu.

En vain il tente de la retrouver.

Cependant il avait dit un jour : « Si elle ne revient jamais, elle ne m'a laissé qu'un moyen de la rejoindre, de communiquer avec elle : la gloire littéraire... Je rêve d'un long roman qui tournerait tout autour d'elle, d'elle trouvée, perdue, retrouvée... cela s'appellerait « le jour des Noces ».

Ce livre, ce roman devint, non pas « Le Jour des Noces », mais « Le Grand Meaulnes ».

« Le Grand Meaulnes apparaît lentement, lentement, puis François le sage compagnon, et dernier venu Frantz le Chimérique, tous trois reflets de ce visage qu'Alain Fournier penché sur son amour et sur sa nostalgie cruelle, regarde monter du fond des eaux très pures de son adolescence ».

Et tous les trois sont tournés vers l'ineffable présence qui domine son livre : Yvonne de Galais...

Et tous nous suivons Yvonne de Galais tant elle est la reproduction même de cette grande jeune fille blonde, élégante, élancée, que nos imaginations d'adolescents poursuivent dans nos rêves.

Le Grand Meaulnes parut en 1913, huit ans après la prodigieuse rencontre dont il était né. Son succès fut très grand.

Alain Fournier devint une sorte de héros. Ce héros qu'il fut, il le reste encore, car rien ne vint ternir sa gloire : il sut mourir pour rester jeune : une balle en plein front l'abattit le 22 septembre 1914 dans les bois de la Meuse.

Il nous a laissé à nous, les Jeunes, un testament merveilleux : Le Grand Meaulnes : poursuite d'un grand amour impossible et lointain...

Gilbert RIBY.

Plus de "rossinantes"

LA CHANSON FRANÇAISE

PAR un curieux paradoxe, les Français, qui possèdent un des ensembles de chants populaires les plus riches et les plus beaux d'Europe, se rangent aujourd'hui parmi les peuples qui chantent le moins. La plupart ignorent complètement leur richesse.

C'est pour contribuer à faire connaître nos chansons que nous nous proposons de donner ici, chaque semaine, une chanson populaire d'une de nos provinces. Elles sera toujours rapportée avec un souci absolu d'exactitude et, dans la mesure du possible, en la remplaçant dans son cadre d'origine (époque et surtout pays).

Nous commencerons par une chanson de l'Ile de France (qui, contrairement à un préjugé trop répandu, a aussi son folklore). Le petit pont dont il est question dans la première strophe existe encore à Paris. On l'a seulement déplacé : il occupait autrefois l'emplacement actuel du pont Saint-Michel.



Vif et Léger

Mon père m'a fait bâtir maison... (Ile de France)

A Pa-ri-s près du pe-tit pont sur le bord d'u-
-ne fon-tai - ne Mon père m'a fait bâ-tir mai-
son Tu-ton Tu - ton Tu-tai - ne Le-vez bel-le vo-
tre co-ti-l - lon il est si long qu'il traî - ne

Mon père a fait bâtir maison
Sur le bord d'une fontaine,
Et les charpentiers qui la font
Tuton, tuton, tutaine.
Levez, belle, votre cotillon, } bis
Il est si long qu'il traîne. }

Et les charpentiers qui la font
Sur le bord d'une fontaine
Ils m'ont tous demandé mon nom,
Tuton, tuton, tutaine.
Levez, belle, votre cotillon, } bis
Il est si long qu'il traîne. }

Ils m'ont tous demandé mon nom.
Sur le bord d'une fontaine,
- Marguerite, c'est mon vrai nom.
Tuton, tuton, tutaine.
Levez, belle, votre cotillon, } bis
Il est si long qu'il traîne. }

- Marguerite, c'est mon vrai nom.
Sur le bord d'une fontaine.
- Que portes-tu dans ton giron ?
Tuton, tuton, tutaine.
Levez, belle, votre cotillon, } bis
Il est si long qu'il traîne. }

- Que portes-tu dans ton giron ?
Sur le bord d'une fontaine.
- C'est un pâté de trois pigeons.
Tuton, tuton, tutaine.
Levez, belle, votre cotillon, } bis
Il est si long qu'il traîne. }

- C'est un pâté de trois pigeons
Sur le bord d'une fontaine,
- Assieds-toi, nous le mangerons.
Tuton, tuton, tutaine.
Levez, belle, votre cotillon, } bis
Il est si long qu'il traîne. }

JEUNES DE FRANCE

Aidez-nous à retrouver les chansons françaises : chansons de fêtes, chanson de métier, chanson à boire...

Il faut à nouveau que la France se chante !

Il faut que toute la France chante !



EST une robuste forêt, lourde dans sa vigueur d'un long passé.

Lorsque le regard monte au faite des chênes séculaires, on songe à M. Colbert, qui vint lui-même en surveiller la plantation, au temps où Louis XIV aliénait la forêt de Tronçais, la plaçant sous garde et gérance de l'Etat.

Mon cicérone, à l'uniforme vert, pâli de pluie et de mille traversées de fourrés, me présente les ancêtres : « La Fourche », 300 ans, 30 mètres de haut et « dressé » comme un fil à plomb ».

Sur les 10.000 hectares, douze doyens rivalisent en taille, en hauteur, en richesse : « Le Sylvain », « Le Jacques Chevalier », « La Sentinelle », etc... Cyclones, tempêtes ou acheteurs ont déjà acheminé quelques-uns des beaux arbres vers l'utilisation artistique ou industrielle.

Pour « Le Chêne des Goûts », de 7 m, 50 de circonférence, il fallut huit bœufs et six chevaux pour le transporter. En 1931, « Le Chevelu » quitta la forêt en trois billes de six tonnes chacune dont une fut employée par le sculpteur d'Auvergne Raoul Madru.

A côté des ancêtres sélectionnés et classés, d'autres essences voisinent : hêtres et châtaigniers.

Me montrant de jeunes troncs, le garde de forêt me dit : « Ici, en 1890, mon grand-père assista à l'abattage d'un châtaignier qui fournit 40 cordes de bois de brûle (112 stères) et mille pieux ».

Autrefois, la forêt n'était pas exploitée comme maintenant. Il y avait anciennement toute une population qui se livrait exclusivement aux industries qui dérivent de l'exploitation du bois. Charbonniers, cercliers, sabotiers, cendriers, tanneurs, briquetiers et limbers, fourneurs, forgerons, potiers, vanniers, verriers et bûcherons, pour de multiples travaux primordiaux ; aujourd'hui la forêt s'exploite un peu différemment : le bûcheron, généralement travailleur des champs pendant la belle saison, vient travailler au bois après « les ouvrages ». C'est lui qui fait l'abattage des arbres condamnés, façonne la cinée et les tronçons employés en corde de bois de brûle et en fagots.

Les billes sont enlevées pour les travaux d'ébénisterie et certaines portées pour faire les fûts de vieux Armagnac.

Le fendeur de merrain apprête pour barricages de tous calibres selon qualité.

Puis le scieur de long s'empare de tout ce qui a encore de la valeur et le débite en planches.

Enfin le charbonnier, le seul qui soit resté l'homme des bois, est de plus en plus rare. Jusqu'ici, il passait 10 à 12 mois « dans les branches » comme il le disait, avec la compagnie solitaire des animaux et des plantes, dressant ses fourneaux et les surveillant nuit et jour pour obtenir un bon travail.

Les coupes atteignaient des prix très élevés. Tronçais ayant « les plus beaux arbres de France et de Navarre », il n'y a pas 2 ans, l'hectare faisait à la vente un million.

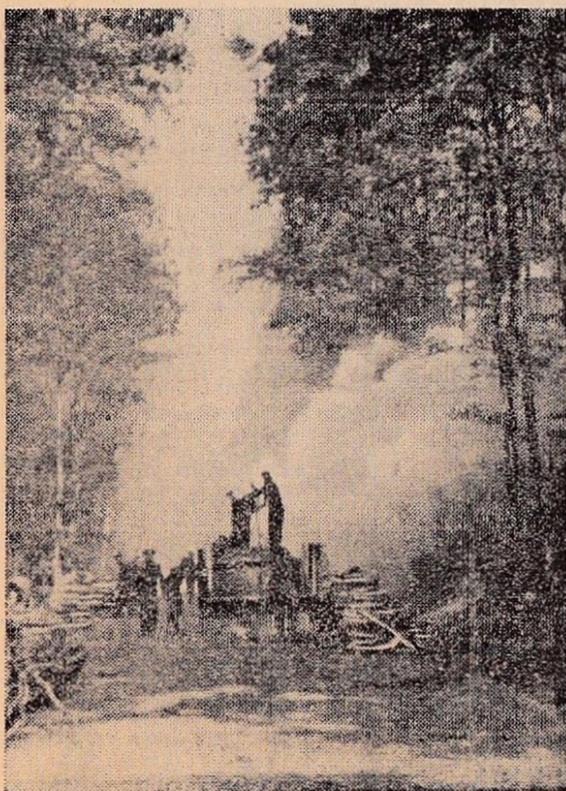
Dans le silence de la forêt, notre pas résonne sur les feuilles sèches qui craquent. Au loin une hache sonne « ce sont les bûcherons de 1940 », les Chantiers de la Jeunesse, nouvelle population sylvestre, maîtrise de charbonniers limberbes, fournisseurs d'essence moderne pour gazogène.

LES NOUVEAUX HOMMES DES BOIS

Aux carrefours en étoile, parmi les percées régulières, sur le réseau des 250 kilomètres de routes carrossables qui sillonnent la vieille forêt gauloise, de petits villages faits de rondins de bois et de toits en toiles de tentes abritent, durant les nuits d'automne qui fraîchissent, les jeunes travailleurs.

Réunion d'êtres divers, presque hétéroclites, s'effec-

La fabrication du charbon de bois...



LA MARCHÉ DE LA JEUNESSE

tant sous le signe d'un idéal, permettant la vie « humaine », car le travail crée l'Union et force la Vie.

Chaque étoile a pris le nom d'un héros de France, et chaque groupe, comme une mosaïque avec couleurs variées, se lie dans l'harmonie de son histoire.

Le fil téléphonique court sous la haute futaie, reliant Bayard, Guynemer, Jeanne d'Arc, au bord de l'étang où demeura le chef.

Un père, un maître, un ami... Sa vie fut une succes-

et légumes secs, de pain, et tout le monde tient solide aux rudes travaux de la vie en plein air ».

Les ruines du vieux moulin se sont relevées sur les bras vigoureux. Un atelier de réparations s'est monté en quelques jours.

Le magasin à réserves et habillement se garnit. Des baraquements en prévision de l'hiver s'élèvent.

L'infirmerie, dans l'ingénieuse disposition d'un hangar vitré et clos de toiles de tente, s'organise.

« Venez voir mon acquisition faite dans un château voisin, pour mes infirmières, me dit cet infatigable homme de cœur et d'action, qui durant le « tour de propriétaire », arrêta l'un, l'autre au passage, amassant de la vie, réchauffant une flamme qui vacille, amplifiant en chacun ce que Lyauté appelait cette « parcelle d'amour sans laquelle rien de grand ne peut se faire ».

UN CAROSSE DORE SE TRANSFORME EN TAXI

Nous arrivons devant une antique calèche, merveille du temps jadis, on la remet en état et, cet hiver, bien attelée à deux bons chevaux, tous les cantonnements de la forêt seront visités.

Ingéniosité, sens pratique, ordre, économie, organisation, prévoyance, se dégagent de toutes parts.

Chez les jeunes chefs, qui entourent le « grand patron », perce une imperceptible inquiétude de ne pas « bien faire » dans la rude bataille qui se livre avec la réalité des responsabilités, de tous ceux qu'il faut cadrer, épauler, « remettre en selle ».

Mais les chantiers « rouillent », les fours à charbon de bois se multiplient sous le travail des équipes vigilantes, tandis qu'en parallèle s'organisent les projets de reboisement.

Presque aucun de ces gars n'était « du métier » : tous se sont mis à la tâche, unanimement.

Il semble que la forêt, qui doit son harmonie et sa valeur au labeur incessant de dix générations, tienne à payer sa dette aux tout jeunes bûcherons qu'elle abrite.

La forêt restitue aux hommes qui la soignent, la conscience de leur dignité et de la valeur paysanne et le dur labeur qu'elle leur impose fortifie leurs corps et durcit leurs muscles.

Un mois à son contact a suffi à donner aux gars le goût du terroir, de « l'ouvrage bien fait » : les bûcherons rivalisent d'adresse et de rapidité ; des comptables, des représentants de commerce, des polisseurs en bijouterie, curent les fossés, bâtissent des ponceaux, poussent leurs attelages. Ils ont déjà des allures de trappeurs, demain ils auront repris les goûts de terriens de leurs ancêtres, ceux qui peut-être, autrefois, implantaient les premiers glands.

Ainsi les arbres de la forêt de Tronçais deviennent les piliers d'accueil des hommes de demain. Les chants rythmés, le soir, autour des feux de camp, ont remplacé l'écho lointain des trompes de chasse des derniers équipages.

Cerfs et biches, un peu étonnés, gambent en larges foulées, et, attentifs, écoutent... Les sangliers boucrus, froissent leur crogne aux écorces rugueuses et fouillent le sol.

L'eau des étangs reflète toujours le ciel. Toute la poésie grave de la grande forêt solitaire descend dans le cœur de ces hommes, leur redonnant courage.

La ceinture d'angoisse qui étouffe se déserrera enfin on ne bulera plus sur les artabanismes vides, trompeurs, faciles, flatteurs, provocateurs de bas et vils instincts ; alors, sur des bases héritées, solides et durables, des inspirations monteront qui permettront à nouveau aux hommes de « discerner l'erreur et de voir la vérité ».

E. PREVOST.

...dans la forêt de Tronçais



sion de réalisations de belles choses, d'activité intense, de rayonnement d'intelligence et de courage. Il est de la lignée des apôtres et des héros.

« Il faut voir à tout, me dit-il, se préoccuper de tout. Le savon est rationné et tous mes « boushottimes » qui ramassent par jour mille litres d'essence au râteau dans leur charbon de bois, sont noirs comme des ramoneurs et ont besoin de changer de chemise ! Je me fais chiffonnier pour eux, récupérant à droite et à gauche !

« Et le ravitaillement ?

« Il s'organise, me répond mon hôte, dont la haute stature donne confiance malgré tout le déferlement des difficultés de l'heure. Evidemment, il faut être raisonnable, voir la réalité, le temps des vaches grasses et des épis pleins est passé, on ne se nourrit pas de songes. Nous équilibrons donc sur les 7 jours de la semaine les rations de viande, pommes de terre,

Solidarité des jeunes

Des permissions vont être accordées à tous les jeunes de la classe 1940 incorporés dans les groupes de jeunesse. Beaucoup ne pourront, pour des raisons que chacun sait, retrouver la chaude atmosphère familiale.

Les jeunes plus favorisés doivent montrer que l'amitié fraternelle n'est pas un vain mot.

Que tous ceux qui le peuvent reçoivent et hébergent leurs camarades privés d'affection ou que les difficultés de la vie empêchent de profiter de la détente qui leur sera accordée.

ABONNEZ-VOUS à

" Compagnons "

l'hebdomadaire de la jeunesse

Dans le prochain numéro vous pourrez lire un reportage sur des chantiers de jeunesse.

SPORTS

HARMONIE-SANTÉ-RISQUE

SPORTS

LA VOIX DU NOUVEL
ENTRAINEUR NATIONAL



LA TACHE EST BELLE MAIS COMBIEN DIFFICILE

par Alfred SPITZER

ATHLETISME, sport éducateur ! Athlétisme, sport de base ! Cette vérité première, maintenant énoncée à tout instant chez nous, a-t-elle été enfin comprise ? J'ose à peine y croire... Qu'on me comprenne bien. J'ai confiance dans la volonté réalisatrice de ceux qui sont chargés de la haute mission de réorganiser ou plus exactement d'organiser les sports. Je doute simplement parce que je me rends compte de toutes les difficultés qui se dressent devant ceux qui vont avoir à mettre sur pied toute l'organisation indispensable pour que l'athlétisme puisse devenir le sport de tous.

Ce sport est le plus difficile à être bien pratiqué et comme pour être efficace il doit être bien pratiqué, il va falloir une quantité industrielle de terrains spécialisés. Il va en falloir, dusent nos administrations municipales en pleurer des larmes de béton, en plein cœur de nos cités. Et pour les entretenir à la perfection, il faudra faire appel à des spécialistes de tous grades.

TROIS DEGRES D'ENSEIGNEMENT

L'athlétisme est en outre un sport qui doit être appris comme on apprend à lire, en commençant par l'A. B. C. Il faudra pour l'enseigner des « maîtres d'école », c'est-à-dire des MONITEURS PEDAGOGUES. Mais l'athlétisme ne comprend pas seulement un cycle élémentaire. Il y aura aussi l'athlétisme au degré secondaire qui se concrétise par la compétition. LA, LE MONITEUR PEDAGOGUE DEVIENT INSUFFISANT. IL DOIT ETRE REMPLACE PAR L'ENTRAINEUR SPECIALISTE EN QUELQUE SORTE LE PROFESSEUR AGREGE.

Il existe enfin un cycle supérieur qui est l'aboutissement des deux autres. On le trouve quand on arrive au niveau de l'athlétisme national, lui-même soumis à la comparaison directe de l'athlétisme international. Alors, auront à intervenir ce que j'appellerai les CRAKS ENTRAINEURS, comme on en trouve un peu partout dans le monde.

A NOUS LES EDUCATEURS

Par ce qui précède, on peut juger de toute l'étendue des efforts qui devront être accomplis.

Ces terrains d'athlétisme, il va falloir les construire en grande série, car chez nous il n'en existe que très peu.

Ces moniteurs, ces entraîneurs, il va falloir les instruire, les former, les surveiller. EN FRANCE, A L'HEURE ACTUELLE, C'EST A PEINE S'IL PEUT EN EXISTER QUELQUES DOUZAINES.

Ces craks entraîneurs qui sont, eux aussi, absolument indispensables pour les champions représentatifs, il va falloir les trouver et les attirer vers cette profession toute nouvelle. Certes, il en existe déjà chez nous, mais un nombre infime et tout à fait insuffisant.

IL FAUT REUSSIR

Je n'ai pas brossé un tableau pessimiste. Je me suis efforcé, avec toute mon expérience, de fournir des précisions indispensables, afin d'aider à la réalisation et à la réussite dans ce domaine qui m'a toujours été si cher.

Cette réussite s'impose, car d'autres que moi, en dehors de nos frontières,

Nous commencerons la semaine prochaine dans cette page la publication d'une série de conseils relatifs à la culture physique individuelle. Soucieux de faire œuvre constructive, nous demandons à nos lecteurs de nous envoyer à cet égard leurs remarques et leurs suggestions.

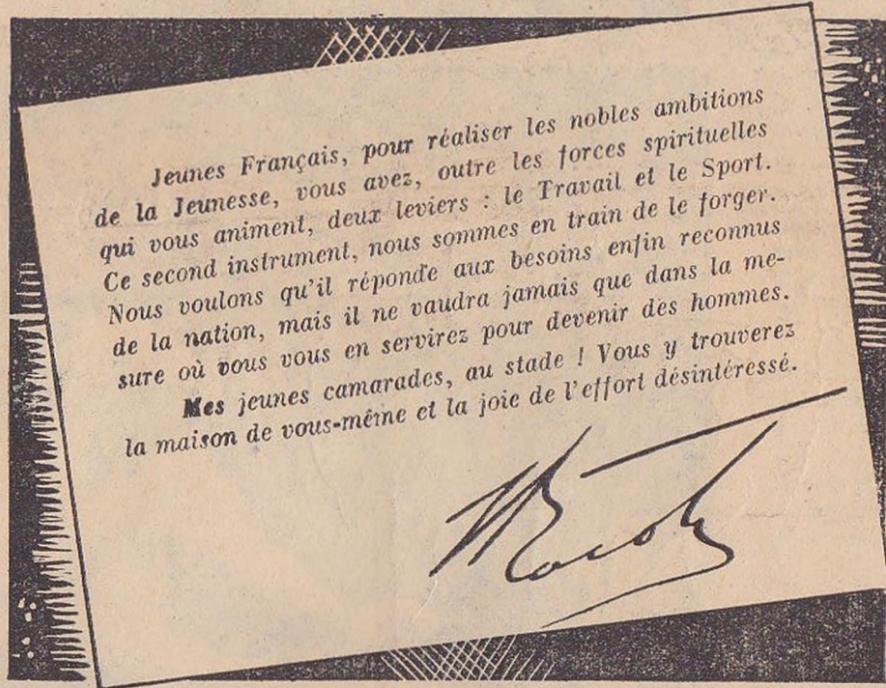
ont maintenant fait admettre ce principe que LA VALEUR ATHLETIQUE D'UNE NATION EST LE REFLET DE SA VALEUR PHYSIQUE ET MEME DE SES VERTUS MORALES.

Si l'on veut que la France soit considérée par les autres nations comme un peuple dont la jeunesse est forte, dont la race est virile, IL FAUDRA QUE CES QUALITES APPARAISSENT SUR LES STADES, ET SURTOUT SUR LE STADE OLYMPIQUE.

JEAN BOROTRA

COMMISSAIRE A L'EDUCATION PHYSIQUE ET AUX SPORTS

s'adresse à la jeunesse



Autour de la balle ronde...

UN EXEMPLE

Les footballeurs repêchés dans le Midi ne sont pas contents... et cela peut s'admettre.

Certains boudent... d'autres au contraire font contre mauvaise fortune, bon cœur.

Et c'est un spectacle réconfortant que de voir ces derniers jouer dans de petites équipes, sans aucun esprit de lucre, et faire bénéficier de leurs conseils de modestes footballeurs pas peu fiers d'avoir pour partenaires d'illustres vedettes du football national.

Voilà un exemple... et un exemple à suivre.



RENCONTRE

C'était pendant la campagne de Belgique. Un convoi monte prendre position, un autre descend au repos... Les deux convois se croisent. Tout à coup un cri part d'un camion.

— Jules !
Un cri bientôt lui répond :
— Maurice !

C'est ainsi que Maurice Dupuis et Jules Mathé qui moins d'une semaine auparavant avaient gagné ensemble la

CONCEPTIONS fausses de

l'Athlétisme

PAS plus bête qu'un autre, le fils de M. Dupont, qui entraînait dans sa 12^e année, n'avait pas besoin que son maître lui fit 36 fois le récit détaillé de la mort d'Henri IV pour savoir qu'il s'agissait d'un assassinat perpétré dans une rue du vieux Paris par un individu exalté. Il n'avait pas fallu non plus très longtemps à ce jeune garçon éveillé pour qu'il se persuadât, ainsi que ses petits camarades, qu'hormis le cyclisme, il n'était pas de sport digne de retenir l'attention des connaisseurs en culotte courte qui, chaque lundi, commentaient dans la cour de récréation les résultats du dimanche en s'offrant des rondelles de rou-dou-dou.

Ils savaient pertinemment que le gros événement hebdomadaire était constitué par la rivalité de Sérés et Linart, ou des équipes Wambet-Lacquehay et Letourneur-Broccardo. Là, sous leurs yeux, s'étaient en lettres immenses dans leurs journaux les problèmes angoissants que posaient les chapecs respectives de ces gloires du demi-fond ou de la course à l'américaine...

Lorsqu'il avait passé la semaine sans attraper un zéro de conduite, il arrivait que le fils de M. Dupont fût emmené le dimanche jusqu'aux gradins du vélodrome par son père, qui se piquait d'être sportif. Et, comme à quinze ans, ce garçon, réellement doué, avait décroché le 3^e accessit de gymnastique, la sollicitude paternelle lui avait octroyé un vélo de course flambant neuf.

Le voilà donc lancé sur les routes avec des dizaines de milliers de petits camarades, tous persuadés intimement qu'un jour les vivats du peuple des gradins du vélodrome leur seraient réservés. Et c'était vrai pour certains d'entre eux.

Mais que serait-il arrivé si le fils de M. Dupont, au lieu de lire quotidiennement les hauts faits des grands coureurs cyclistes, avait trouvé un journal où on lui aurait raconté, avec autant de suite dans les idées, que par delà les frontières et par delà les mers, il existait des gaillards qui sautaient avec 15 centimètres plus haut que les nôtres ou qui mettaient 4 secondes de moins pour courir 400 mètres ? Eh bien, il serait arrivé que ce jeune Français aurait hésité, à l'âge de quinze ans, entre le vélo et les chaussures à pointe, entre la route et la cendrée... que des dizaines de milliers de gentilshommes de sa génération auraient hésité comme lui, qu'ils auraient pour la moitié choisi la cendrée, tous intimement persuadés qu'il leur appartenait de relever le prestige athlétique de la France... Et certains y seraient parvenus !

M. Dupont a maintenant un petit-fils, qui entrera bientôt dans sa douzième année. Comme les journaux qu'on lui laissera lire en classe seront mieux documentés sur l'importance des événements sportifs, il est possible qu'à quinze ans, le descendant de cette famille d'hommes d'action, choisisse les chaussures à pointe. Ce qui ne l'empêchera pas de demander aussi à son père un beau vélo qui lui permettra d'aller au Stade sans prendre l'autobus.

Michel BOUTIN.

LE RUGBY VEUT RENAITRE

DE tous les sports dont s'occupe avec le plus de soin le commissariat général, le rugby est bien celui dont la renaissance apparaît la plus lointaine. C'est que les erreurs qui entachent depuis si longtemps ce jeu sont si fortement ancrées qu'elles ont atteint le jeu lui-même dans sa pratique et dans sa conception.

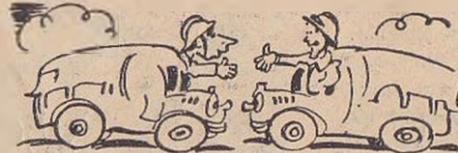
En France, on joue mal au rugby, ou plutôt on joue au rugby en pratiquant des habitudes néfastes. Le tenu à la mêlée, la remise en touche oblique, la remise en mêlée incorrecte, le plaquage à retardement, sont devenus de véritables traditions, au point que dans certains clubs il fallait pour être considéré et obtenir sa place en première équipe être passé maître dans l'art de pratiquer ces malencontreux truquages.

Conséquence naturelle de cet état d'esprit, la brutalité acquit très vite, dans certains stades, une honteuse popularité.

On voit les difficultés qu'ont à surmonter ceux qui ont la tâche de faire du rugby français le beau jeu qu'il était en train de devenir lorsque de véritables chevaliers du sport avaient entrepris de lui donner le magnifique essor qu'il connut avant la grande guerre.

Pierre DUBOST.

Coupe de France sous les couleurs du Racing se retrouvèrent et se virent pour la dernière fois, car Jules Mathé est resté prisonnier.



UNE DIRIGEANTE

Le football de la zone libre est pour l'instant administré à Marseille.

La 3 F. A. aura un délégué, ce qui est simplement normal. Mais ce délégué est... une déléguée, bien connue de tous les footballeurs : Mlle Marcelle. C'est sans doute la première fois, du moins en sport, qu'une femme administrera tant d'hommes...

Au théâtre du football, on pourra jouer Lysistrata !





RETOUR
DE PÊCHE
Les barcas
ancrées au port
ci-dessous :
Les poissons
argentés jonchent
le pont
du chalutier

mépris la barcasse à pétrole qu'il avait achetée pour faire comme tout le monde, gardant tout son amour et toute sa considération de marin pour la « Pitchounette », chalutier léger qu'il sortait quotidiennement en même temps que la « Pia », laquelle appartenait à un autre bonhomme de sa trempe.

Allons, les jeunes !

hissez les voiles

Ce jour-là, je partis avec Chaix et son fils. La « Pia » nous suivait. Nous, les jeunes, nous hissions ou amenions les voiles, relevions les filets pleins de daurades, de loups, de girelles, de castagnolles et de rascasses. Nous étions prêts à bondir au moindre commandement des deux vieux, qui guettaient par delà les monts le vent sournois dont il fallait craindre à tout instant le coup de poing, car il pouvait être décoché par derrière, sans crier gare.

La sueur, vite évaporée par le soleil, n'avait pas le temps de mouiller ma peau. Le fils Chaix, de deux tons plus bronzé que moi, trimait en me racontant ce qui s'était passé au pays depuis deux ans. Je partageais leur joie, la même qui avait apporté ses bienfaits à ceux qui, depuis des siècles, avaient lutté avant nous contre la mer et le mistral pour arracher aux flots le poisson nourricier.

Cependant, à terre, des groupes d'autres pêcheurs se lamentaient, autour des verres de pastis, parce qu'on les privait d'essence. Pleurez, les vieux, si vous voulez, mais surtout, laissez partir vos fils à la voile, ou même à la rame. La France a besoin du poisson qu'ils rapporteront. Et je puis vous affirmer — demandez plutôt à Chaix et à ses fils — qu'il n'est point besoin d'essence pour cela. Nous avions, au soir de ce dimanche, assez de poisson à bord pour vous nourrir, vous tous qui n'aviez rien fait. Et le crépuscule, qui ramenait sur le port la paix que le teuf-teuf matinal avait troublée, était plus doux à nos muscles qui avaient tiré sur les cordes qu'à vos membres engourdis par l'alcool.

Michel BOUTIN.

**hardi les gars
larguez les voiles.**



Le petit port faisait, lui aussi, la grasse matinée, en ce dimanche d'été. Toute chaude de la nuit, l'eau dormait encore sous le soleil de neuf heures, et les menues embarcations, immobiles au bord à bord, faisaient penser à un dortoir de paresseux où nul ne voudrait bouger le premier.

Devant moi, le mât de la « Pitchounette » marquait fidèlement la verticale et je pensais qu'il nous faudrait tout à l'heure tirer pas mal sur les rames, le père Chaix et moi, avant de sentir dans notre dos la tape amicale d'une brise légère.

En attendant que le vieux pescadou ait fini de se raser, je pensais, moi qui revenais ici après deux ans d'absence, aux matinées des autres étés, où la vie palpitait dans ce modeste coin de Provence. La route s'était alors octroyé le privilège d'interdire le silence, disant dans un râle sourd qu'elle était là, derrière les maisons du village. Le port s'agitait de bonne heure, sillonné de canots pétaradants.

De vieux pêcheurs

pleurent l'essence

Et voilà que tous les moteurs, sans essence, abandonnaient le touriste et le camionneur, le yachtman et le pêcheur !

C'est bien peu de souci pour les gens d'ici, pensais-je aussitôt. Les descendants des colons de Marius ont toujours eu du poisson à profusion. Il n'y a pas même quinze ans, au temps où le père Chaix m'autorisait pour les premières fois à monter à son bord, la barcasse à « pétrole » était l'exception. Ils vont tous revenir, d'instinct presque, et sans effort, aux habitudes millénaires de la côte. J'allais certainement me retrouver, comme quand j'étais gosse, au milieu de la flottille aux voiles bleues, jaunes, vertes, rouille ou safran...

A cet instant — on eût dit que cela arrivait pour me contrarier — un « teuf-teuf » rompit le charme. D'un coin du port, des rides partirent sur la surface de l'eau pour aller tirer toutes les barques de leur torpeur, et celle qui les avait réveillées s'en alla vers le large, martelant le silence de ses coups réguliers.

« Qui est-ce ? demandai-je à Chaix qui s'était assis à côté de moi.

— C'est Laurent. Il ne va plus guère que deux fois par semaine au large du Cap, car on ne lui donne pas assez d'essence pour y aller tous les jours.

— Et les autres, Pascal, Lecomte, Bouffigue ?

— Pareil ; ils ont tout juste de quoi sortir une ou deux fois la semaine. »

Le vieux n'ajoutait rien, mais je savais très bien ce qu'il pensait, lui qui n'avait jamais considéré qu'avec

